

LA SPIRITUALITE DE L'ASSOMPTION

P. Athanase SAGE a. a.

Avant-propos

Voici le texte d'une retraite du P. Athanase SAGE a.a. sur le Père d'Alzon et l'esprit de l'Assomption.

Donnée en 1958, à Worcester, aux religieux de la Province d'Amérique du Nord, elle n'a pas vieilli; elle a gardé toute sa valeur.

Deux ans plus tôt, en 1956, le Père Athanase terminait l'édition des ECRITS SPIRITUELS. Œuvre précieuse. Livre de chevet de tout a.a.

En fin 1957, il achevait un autre ouvrage: "Un Maître spirituel du XIXe siècle", qui présente les grandes étapes de la pensée de notre Fondateur. Il y montre comment sa pensée naît, évolue, s'enrichit tout au long des années.

En page de garde de ce dernier livre, on lit: "Du même auteur: Vue d'ensemble sur la pensée du Père Emmanuel d'Alzon (en préparation) ”.

Ce livre n'a jamais paru! Mais comment ne pas supposer que cette retraite de 1958 contient l'essentiel de ce que le Père Athanase voulait écrire?

Le contexte de cette retraite, les œuvres contemporaines du Père Athanase suffisent à dire la valeur de ces pages, que nous éditons en cette année de préparation au Chapitre général de 1987.

Enregistrées sur cassettes, exhumées récemment de nos archives par le P. Wilfrid DUFA ULT, Postulateur de la Cause du P. d'Alzon, ces instructions ont été dactylographiées par le Frère Alain de BOISSON, puis réécrites par le Père 'Alphonse-Marie JUBERT.

Puissent-elles continuer à inspirer les disciples du Père d'ALZON!

Rome, octobre 1986.

P. Hervé STEPHAN

Supérieur général

LA SPIRITUALITÉ DE L'ASSOMPTION

I - NOTRE BUT

Deux thèmes dominent notre spiritualité assomptionniste: le thème du Royaume: Royaume du Père, du Fils, de l'Esprit Saint, et le thème du triple Amour: amour de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, sa mère, et de l'Eglise, son épouse.

Le thème du Royaume commande notre but; le thème du triple Amour précise notre esprit. Notre but: faire advenir le règne de Notre-Seigneur, en nous d'abord, puis autour de nous par notre zèle apostolique. Notre esprit: nous consacrer à ce travail de l'avènement du règne de Dieu, stimulés par l'amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de l'Eglise.

Le thème du Royaume s'exprime dans notre première devise: *Adveniat Regnum Tuum*. Nous avons une autre devise que le Père d'Alzon avait introduite dans la seconde édition de nos Constitutions en 1865: *Propter Amorem D. N. Jesu Christi* et qui rappelait bien notre esprit; il est dommage qu'elle ait disparu de nos Constitutions actuelles¹. Notre Directoire a été écrit à la lumière de la doctrine du triple Amour. Celle-ci va inspirer: d'abord au printemps de 1859, un écrit, "L'examen raisonné", qu'il adressait aux Adoratrices du Saint-Sacrement - qu'il importe de bien connaître si nous voulons pénétrer dans l'intelligence de notre Directoire - puis, aux mois d'août et septembre, le Directoire, rédigé pour les Religieuses de l'Assomption, et dont le texte est passé complètement dans notre propre Directoire.

Dans la seconde partie de notre Directoire, nous rencontrons une organisation de toutes nos vertus, groupées autour des trois théologiques (foi, espérance, charité). Cette présentation ne dépend pas du thème du triple Amour, mais est inspirée par celui du Royaume. DE tout temps, le Père d'Alzon a insisté sur l'importance des vertus théologiques, comme un hommage aux trois Personnes de la Sainte Trinité. Dès sa jeunesse cléricale, lors de son séjour à Rome, il expose sa pensée au cours d'une conversation avec le Père Ventura, supérieur des Théatins, lequel lui fait cette remarque: "Je vois bien la présence de la Trinité au moment de la création de l'homme: "Faisons l'homme à notre image", mais je ne me rends pas bien compte de cette présence dans l'œuvre de notre régénération". Et le jeune abbé de lui répondre avec une ardeur toute juvénile: "C'est pourtant bien facile à comprendre: elle se fait par la foi, l'espérance et la charité !"

De cette conversation, résumée dans ses notes de jeunesse, le Père d'Alzon fait écho dans un écrit intitulé "Des fondements de la piété du prêtre". Il y remarque que les jeunes prêtres, dès les premiers mois de leur sacerdoce, perdent rapidement leur ardeur, leur piété, et cela parce que l'on n'a pas suffisamment construit celle-ci sur ces trois vertus. Exhortant ses auditeurs de Nîmes à travailler à l'avènement du Règne de Dieu (c'était déjà sa pensée), il explique: la foi nous introduit dans le Royaume, l'espérance nous y fait progresser, la charité nous conduit à son achèvement en nous et dans le monde.

Bientôt, le Père d'Alzon s'attacha à cette jeune famille de l'Assomption qui naissait à Paris, non seulement par sympathie pour l'abbé Combalot, son fondateur, mais surtout parce qu'il retrouvait, dans cette fondation, l'esprit surnaturel. Ces religieuses s'étaient vouées très spécialement au culte

¹Cette devise a été reprise dans notre Règle de Vie (page 37)

de N.S. Jésus-Christ. Toutes les Congrégations, disaient-elles, se consacrent à un mystère de Notre-Seigneur. C'est à celui de l'Incarnation qu'elles veulent se donner parce que, par son incarnation, N.S. Jésus-Christ est venu au monde pour rendre à Dieu l'hommage le plus 'parfait de l'adoration, de la louange, de la reconnaissance. Ce qui les attirait tout particulièrement vers la très sainte Vierge Marie c'est qu'elle était par excellence l'imitatrice de N.S. Jésus Christ, l'adoratrice en esprit et en vérité de Dieu, Père, Fils, et Saint-Esprit.

Cette vision des choses, les Religieuses de l'Assomption l'avaient puisée dans la spiritualité française du 17ème siècle. A cette époque-là, le Père d'Alzon n'était pas entré en contact avec ces grands auteurs spirituels: Bérulle, Olier, dont Mère Marie-Eugénie de Jésus lui communique les ouvrages. Quand il fonde sa Congrégation, le Père entend d'abord développer cette idée de l'incarnation mystique de N.S. Jésus-Christ dans l'Eglise. Cependant, dès la première rédaction de nos Constitutions, c'est au thème du Royaume qu'il revient: c'était la pensée première qu'il avait proposée déjà aux religieuses en leur donnant comme devise "Adveniat Regnum Tuum" et en leur faisant faire ce quatrième vœu d'étendre selon toutes leurs forces le Royaume de Dieu dans les âmes.

En nous donnant comme but de faire advenir le Royaume de Dieu, en nous et autour de nous, par la foi, l'espérance et la charité, le Père s'inspirait de la pensée augustinienne. Ayant fréquenté dès sa jeunesse l'auteur des "Confessions" et même du "De Trinitate", il avait été frappé par cet enseignement: Dieu, créant l'homme à son image, lui donne les trois facultés de la mémoire, de l'intelligence et de la volonté. La mémoire est à la source de notre vie spirituelle, comme le Père est à la source de la divinité du Fils et de l'Esprit-Saint. L'intelligence est un reflet de la sagesse du Fils; la volonté, un reflet de l'amour de l'Esprit-Saint.

Or, Dieu ne s'est pas contenté de nous créer "esprit" à son image; il nous a élevés à l'ordre surnaturel: il élève notre mémoire par la vertu de foi qui nous fait passer de ce monde simplement spirituel au monde surnaturel- notre intelligence par l'espérance qui nous met déjà en possession de toutes les richesses de science et de sagesse se trouvant dans le Verbe de Dieu - notre volonté par la charité qui est un reflet de l'amour, de ce don ineffable que se font éternellement le Père et le Fils au sein de la Trinité même.

Cette image de Dieu en nous, sur laquelle saint Augustin a écrit des pages admirables, peut être détruite par le péché. Nous devons la réparer par la pénitence, la perfectionner par notre effort constant, la rendre de plus en plus resplendissante et devenir ainsi, comme l'a écrit saint Pierre, "participants de la nature divine". A cette fin, appliquons-nous à réformer les trois facultés ci-dessus énumérées (mémoire, intelligence, volonté) par une implantation plus profonde en nous de la foi, de l'espérance et de la charité.

Ces grandes idées, sur lesquelles il reviendra toujours, le Père d'Alzon en fait le fondement de sa "théologie" de l'éducation. Ainsi en est-il dans les premières instructions qu'il adressait à l'association de l'Assomption, dès sa fondation en 1845: le grand devoir des maîtres chrétiens est de former les enfants à eux confiés à l'image du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint. En 1867, après le départ du Père Vincent de Paul Bailly pour Rome, auprès des zouaves pontificaux, le Père d'Alzon, qui vient de reprendre personnellement en mains la direction du collège de Nîmes, veut donner une forte impulsion à ses maîtres dans une série de conférences remarquables (E.S. pages 1336 et s.) où il développe et approfondit le même thème. Il le reprend à nouveau en 1870-1871, en s'adressant aux Religieuses de l'Assomption, réfugiées à Nîmes lors de l'occupation allemande. Enfin, dans ses

“Instructions du samedi”, s’adressant directement aux collégiens, il leur dit ce que leurs maîtres chrétiens attendent d’eux: qu’ils tendent à cette réforme d’eux-mêmes, mémoire, intelligence et volonté, par la pratique des trois vertus théologiques. Ainsi concevait-il l’éducation!

A plus forte raison en est-il de même quand il s’agit de la vie religieuse: il nous faut tendre à devenir des imitateurs parfaits de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit: “Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait” , nous dit Notre-Seigneur! Les trois vertus théologiques, par lesquelles nous voulons tendre à cette perfection, commandent toutes les autres vertus morales infuses. Celles-ci sont sous leur dépendance, et à leur service, spécialement les trois vertus religieuses dont nous faisons profession : l’obéissance, la pauvreté, la chasteté. Ces dernières représentent pour nous tout l’idéal évangélique; elles naissent des vertus théologiques, les manifestent et les font fructifier, jusque dans les moindres actions de notre vie.

L’originalité du Père d’Alzon, c’est de rapporter d’une manière toute spéciale telle vertu religieuse à telle vertu théologique, ainsi qu’on le peut voir dès les premiers textes de nos Constitutions et dès le premier Chapitre général de 1850. Si le Royaume de Dieu s’établit en nous premièrement par la foi, nous manifesterons celle-ci par l’obéissance à l’Eglise et au Souverain Pontife, et notre obéissance nous faisant voir en nos supérieurs l’image de Dieu sera un hommage rendu à l’autorité de Dieu, comme la foi est l’hommage de notre intelligence à l’autorité du Père. - En second lieu, la pauvreté explicite l’espérance: en effet, dans la mesure où nous voulons Dieu, où nous nous attachons aux biens du ciel, nous nous détachons de ceux de la terre. La pauvreté, dira le Père, est la contre-épreuve de la vertu d’espérance. - Il est manifeste enfin que notre chasteté se réfère à la vertu de charité.

Notons que, pour étudier le donné révélé, le Père d’Alzon s’est toujours servi de ce qu’on appelle l’analogie de la foi. Il a développé sa pensée religieuse, non à l’aide d’une philosophie - celle à laquelle il s’était attaché en ses premières années était assez inconsistante et ce n’est que vers 1870 qu’il est entré dans la pensée et la philosophie de saint Thomas - mais d’une manière originale, par référence, éclairant les dogmes les uns par les autres, les vertus les unes par les autres... Il ne faudrait cependant pas donner à ces rapprochements une trop grande rigidité, et lui-même nous en a donné l’exemple: parfois, il a rapproché la pauvreté, non pas de l’espérance, mais de la foi: “pauperes evangelizantur”; c’est aux pauvres surtout que s’adresse la Parole de Dieu, ce sont les pauvres qui reçoivent tout naturellement la foi - il a rapproché la chasteté de la vertu d’espérance, laquelle est le désir de posséder Dieu: ce sont les cœurs purs qui verront Dieu -il a, à la lumière du Nouveau Testament, rapproché l’obéissance de la vertu de charité: l’obéissance est inspirée par l’amour, elle est le fruit de l’amour.

Ainsi donc la pensée du Père d’Alzon s’est peu à peu élaborée pour se fixer au moment où il rédigeait le Directoire des Dames de l’Assomption, puis notre propre Directoire: notre but, c’est l’avènement du règne de Dieu auquel nous travaillerons en réparant son image en nous, ternie par le péché, en pratiquant les trois vertus théologiques, ainsi que les vertus infuses. Ces dernières n’ont pas la même valeur que les premières, qui ont directement pour objet Dieu, mais elles sont absolument nécessaires, car Dieu, nous ne le voyons pas et ne pouvons savoir si c’est à cause de son autorité que nous adhérons à telle vérité - si c’est de Lui que nous attendons la récompense promise - si c’est à son amour que notre cœur est vraiment attaché. De ces réalités profondes, objet des vertus théologiques, nous ne pouvons avoir une conscience directe, tandis que les autres vertus ont pour objet des actes qui tombent sous l’expérience et rendent ainsi manifestes les premières: l’humilité et

l'obéissance dévoilent la présence de la foi qu'elles font pénétrer d'une façon pratique dans toute notre vie -il en est de même de la prière et de la pauvreté à l'égard de l'espérance- de la chasteté, de l'esprit de sacrifice et du zèle apostolique par rapport à la charité. Nous avons là une organisation des vertus qui est originale, spéculativement, mais aussi pratique et enrichissante si nous les cultivons à l'école de notre Père.

Retenez, mes bien chers frères, de cette première instruction, combien nous devons, dans notre vie, nous efforcer, nous préoccuper de grandir en foi, en espérance, et en charité. C'est là notre but. Ce doit être aussi celui de notre apostolat: répandre autour de nous les lumières de la foi, les élans de l'espérance et les ardeurs de la charité. Nous l'enseignerons, nous le prêcherons de façon efficace dans la mesure où nous-mêmes pratiquerons les dites vertus qui sont des dons de Dieu, et que nous recevons de sa bonté miséricordieuse comme de sa toute-puissance. Il nous faut donc les lui demander dans une prière qui soit, autant que possible, continuellement dans notre cœur et sur nos lèvres, une prière qui soit l'expression de notre désir, de notre grand désir d'aller à Dieu et de nous donner à Lui! Des désirs? On dit que l'enfer en est pavé et cependant il faut en avoir, mais cela ne suffit pas, il faut aussi le souffle, l'ardeur que le Père d'Alzon nous invite à puiser dans l'amour de Notre-Seigneur, de la Vierge, sa mère, et de l'Eglise, son épouse.

Cette doctrine du triple Amour, comme nous le verrons dans notre deuxième instruction, est au service de notre but: l'avènement du règne de Dieu en nous d'abord, et dans les autres: spécialement par la foi, l'espérance et la charité.

II - LE TRIPLE AMOUR

L'avènement du règne de Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, en nous d'abord et, par le zèle apostolique, dans les âmes, voilà notre but. Cet avènement, nous devons le promouvoir avant tout par la foi, l'espérance et la charité, ces vertus théologiques qui nous unissent directement à Dieu. Mais pour atteindre un pareil but, il nous faut être animés par un grand élan, ce que nous précise le Père d'Alzon par sa doctrine du triple Amour. Essayons de voir quelle est l'origine, et aussi la portée de cette pensée si originale, si simple et en même temps si élevée.

Rappelons que notre fondateur, alors qu'il était en train de rédiger nos Constitutions, est passé par de rudes épreuves. Le 19 mai 1854, il est frappé par une attaque de congestion cérébrale excessivement grave, dont il n'a pas compris tout de suite l'immense portée. Certes, il a toujours gardé une grande lucidité d'esprit, mais le travail intellectuel lui est devenu difficile et son écriture quasi illisible. Lui, qui était si énergique, pourra écrire, en 1870, à la Mère Correnson, qu'il a connu, durant trois ou quatre ans, des fatigues et des souffrances inouïes. Lui, qui était si actif, dut se reposer quelques mois. Durant l'année 1855, il lui fallut assumer les responsabilités du diocèse de Nîmes à cause de la maladie et de la mort de Mgr. Cart, mais, dès l'arrivée de Mgr. Plantier, il fut obligé de prendre un repos complet et cesser tout travail et autres activités.

A ces épreuves de santé s'ajoutaient des épreuves d'argent. Le Père a connu, durant cette période, ce qu'il appelait le martyre des écus. A plusieurs reprises, le collège de Nîmes a été sur le point d'être fermé! Cet établissement avait fait la réputation du Père dans le Midi- "le collège de Nîmes, c'était le P. d'Alzon" - et sa fermeture allait retomber sur lui: humiliation qu'il acceptait en esprit de résignation.

Malade et impuissant, le Père d'Alzon se repose d'abord de longs mois chez ses parents, à Lavagnac; puis, cherchant la paix, il se rend à Auteuil dans la propriété que les Religieuses de l'Assomption venaient d'acheter; là, il s'occupe un peu de son aménagement, fait une amorce de noviciat... Mais il était loin des siens et du berceau de sa Congrégation; celle-ci vivotait!

Ces grandes épreuves de santé, d'argent, de ses œuvres, le Père les a acceptées avec un grand sentiment de résignation et de reconnaissance à l'égard de Dieu. Une parole de saint Paul l'avait beaucoup frappé, et il l'a notée en plusieurs passages de sa correspondance de cette époque: "In omnibus gratias agentes": en tout, il faut rendre grâces à Dieu. Mais pourquoi ces épreuves? - Elles étaient naturellement pour lui purificatrices. Dieu, disait-il, l'a fait passer par les souffrances du Purgatoire. Aussi pria-t-il les âmes du Purgatoire pour être associé à leur parfaite résignation. S'interrogeant sur le but qu'il avait assigné à son œuvre et à sa vie, il voyait qu'il était splendide. On ne peut consacrer sa vie à un idéal aussi beau, aussi noble que la cause de l'Eglise, du Royaume de Dieu, qu'avec le désir d'une très haute perfection.

Poursuivant la rédaction des Constitutions, le Père d'Alzon en avait envoyé le texte à Mère Marie-Eugénie de Jésus. Celle-ci lui fit grief de n'y point rendre assez sensible l'amour de Notre-Seigneur, cet amour dont il avait écrit d'une manière si profonde en août 1844, alors qu'il lui faisait pressentir la fondation, pour les hommes, d'une Congrégation comme la sienne. Il lui donnait alors pour but de

manifester l'incarnation mystique du Christ dans le monde. Et le Père de se demander s'il avait vraiment aimé Notre-Seigneur, s'il avait suffisamment vécu cet amour.

C'est vraisemblablement par l'amour, par l'expérience de la Croix que le Père d'Alzon en est venu à concevoir sa doctrine du triple Amour. Se sentant réellement crucifié avec Notre-Seigneur, il trouvait au pied de la croix la très sainte Vierge Marie et ressentait pour sa compassion une profonde dévotion; il y voyait également l'Eglise, née du côté transpercé du Sauveur. C'est à cette même époque qu'il développe certains aspects du mystère de la croix dans ses missives aux Adoratrices du Très Saint Sacrement; retenons particulièrement celle sur le crucifix: "L'Ami de tous les jours". Suivit une série d'autres lettres sur les leçons du crucifix (E.S. pages 1225 et s.). Le Père les rédigea alors même que le tourmentait l'angoissante question de la survie du collègue. Reconnaissons quel profond attachement il témoigna à Notre-Seigneur au milieu des épreuves de son apostolat!

* * *

Après celle de la Croix, une deuxième voie conduisit le Père d'Alzon à cette doctrine du triple Amour: c'est son culte de l'Eucharistie et, d'une certaine manière, son désir d'apostolat auprès des protestants. Pour assurer quelque efficacité à celui-ci, il estimait devoir développer dans le diocèse de Nîmes le culte de l'Eucharistie, de la Vierge, de l'Eglise. Et c'est alors, en 1855, qu'il a la joie de pouvoir offrir à N.S. Jésus-Christ le prieuré de Nîmes, voué exclusivement à l'adoration du Très Saint Sacrement. Il fait appel à des personnes très pieuses pour aider les religieuses dans l'exercice de l'adoration et s'adonner aussi à des œuvres de zèle auprès des protestants. L'Eucharistie le menait vers la Vierge Marie, puisque le corps de Notre-Seigneur est né de celle-ci – et vers l'Eglise, puisque le Christ et l'Eglise, son épouse, ne forment vraiment qu'une seule chair.

Toutes ces idées se retrouvent dans un cahier intitulé "Impressions", où le Père notait, au temps de ses grandes épreuves, quelques-unes de ses pensées. Nous y trouvons, datée du 2 juin 1855, une formule qui ne peut pas être l'expression définitive de l'esprit de l'Assomption, mais plus riche en un certain sens par sa visée eucharistique: "Le religieux de l'Assomption doit avoir deux amours qui se réunissent en un: l'amour de Jésus-Christ caché dans l'Eucharistie, l'amour de Jésus-Christ manifesté dans l'Eglise, ce qui n'est qu'un même amour; et l'amour de Marie, mère de Jésus pain des âmes, et l'amour de Marie, mère de Jésus époux de l'Eglise; et tout cela est un même amour". (E.S., page 819).

* * *

Une troisième voie conduisit encore à l'élaboration de la doctrine du triple Amour: la réflexion qu'avait inspirée au Père d'Alzon, dès ses premiers contacts avec Mère Marie-Eugénie de Jésus, la dévotion que cette dernière portait au mystère de l'Incarnation. Soucieuse de rendre à Dieu l'adoration la plus parfaite, elle voulait s'identifier en quelque sorte à N.S. Jésus-Christ incarné, promouvoir en elle et autour d'elle l'incarnation mystique de Notre-Seigneur, et aussi une dévotion très spéciale à la Vierge Marie, imitatrice de Jésus et adoratrice des droits de Dieu. Le Père d'Alzon réfléchit sur cette pensée: donner à Notre-Seigneur comme une humanité, cette "humanité de surcroît", formule que l'on retrouve chez Mgr. Gay, sous la plume de Mère Thérèse-Emmanuel, et surtout, plus récemment, dans les écrits d'une carmélite de Dijon, Soeur Elisabeth de la Trinité. A cette fin, il faut nous laisser pénétrer tout entier par l'âme, par l'esprit de N.S. Jésus-Christ qui est esprit d'amour, arriver à nous conformer de la manière la plus parfaite à son cœur, de telle sorte que ce soit là notre vie la plus profonde, ce qui nous anime, nous fait agir; et si nous agissons, inspirés

uniquement par cet amour, nous pourrions dire que nous offrons à N.S. Jésus-Christ une humanité de surcroît.

C'est peu à peu que le Père d'Alzon est arrivé à cette pensée: il faut aimer tout ce que Notre-Seigneur aime et, bien plus, aimer dans l'ordre même où il aime. L'aboutissement de cette recherche, nous le trouvons dans une lettre écrite le 10 septembre 1858 au Père Picard qu'il envoie comme supérieur au collège de Rethel: "Souvenez-vous que l'esprit de l'Assomption est l'amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, sa mère, et de l'Eglise, son épouse. Voilà ce qu'il faut toujours avoir devant les yeux" Cette formule très riche va être au fondement de notre Directoire.

Il est un point sur lequel le Père est revenu assez souvent, non d'une façon explicite, mais implicite et bien marquée: c'est l'unicité de cet amour. Voulant conformer notre cœur à celui du Christ, nous devons naturellement aimer comme Il aime. Ce que nous devons voir en Lui, c'est DIEU, seconde personne de la Sainte Trinité, consubstantiel au Père et à l'Esprit-Saint. En dehors du Père et de l'Esprit-Saint, en dehors de la très Sainte Vierge et de l'Eglise, il n'y a rien qui compte pour Notre-Seigneur, car dans l'Eglise il faut comprendre non seulement qui lui appartiennent de fait, mais aussi de droit. Après..., il n'y a plus que les anges déchus et ceux qui sont entraînés dans leur perte définitive et éternelle. En disant que nous aimons Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, sa mère, et l'Eglise, son épouse, nous comprenons vraiment tout ce que nous pouvons aimer et dans l'ordre même où nous devons aimer.

* * *

Cette expression du triple Amour nous était particulière jusqu'à ces dernières années. Le pape Pie XII, semble-t-il, l'a employée dans sa dernière Encyclique sur le Sacré-Cœur, mais dans un sens quelque peu différent. (On pourrait également rapprocher la doctrine du Père d'Alzon de la conception de saint Jean Eudes, lequel parle, non d'un triple amour, mais d'un triple cœur qui forme un seul cœur: le cœur de Dieu, celui de Notre-Seigneur et celui de Marie; le cœur de Marie est tout conformé au cœur de son divin Fils, et ce dernier au cœur même de Dieu.) Dans la pensée du Pape, analysant l'amour de Notre-Seigneur, il y a d'abord le cœur divin qui est Dieu. Cet amour se reflète dans l'âme, dans l'esprit de Notre-Seigneur et, de celui-ci, dans son cœur de chair. C'est une analyse verticale, différente de la nôtre plutôt horizontale et en laquelle nous nous référons aux personnes vers lesquelles se dirige notre triple amour: Notre-Seigneur avec son Père et l'Esprit-Saint, puis la très Sainte Vierge Marie et l'Eglise.

Cette doctrine du Sacré-Cœur est inhérente à la doctrine même de l'Eglise. Le Pape envisage l'amour de Dieu et nous rappelle les manifestations de celui-ci dans l'Ancien Testament, et, dans le Nouveau Testament, les saints qui ont parlé de cet amour de Dieu. Cette dévotion au Sacré-Cœur a pris sa forme définitive lorsqu'elle s'est adressée spécialement au cœur de chair de Notre-Seigneur. C'est en celui-ci que se manifeste de la façon la plus concrète, la plus sensible, cet amour qui brûle l'âme de Notre-Seigneur, et qui embrase le cœur de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, pour le salut des hommes, cet amour dont Dieu aime et dont nous sommes aimés par Dieu.

De cette dévotion au Sacré-Cœur, le Père d'Alzon a peu parlé, et ce pour une raison bien simple: elle n'était pas encore officielle dans le calendrier liturgique de l'Eglise universelle. Elle apparaissait

comme une doctrine spéciale à certaines Congrégations religieuses. Le Père avait certes connu des personnes élevées dans cette dévotion et qui avaient un désir ardent de s'unir très intimement à Notre-Seigneur. Pour lui, la marque d'authenticité sera le zèle apostolique où nous entraîne l'amour de l'Eglise, corps du Christ. Retenons qu'entre l'une et l'autre présentation du triple Amour, il y a des différences, mais point contradiction; ces deux aspects s'enrichissent mutuellement. De toute façon, il s'agit de rendre amour pour amour. Or il y a amour effectif et amour affectif; certains, peut-être, le comprennent dans le sens affectif, d'autres dans le sens effectif. Pour nous, la manière de manifester notre amour à Notre-Seigneur, ce sera par notre dévouement entier à l'Eglise.

Nous avons un but splendide, nous l'avons vu. Ce qui nous manque, c'est l'énergie pour le réaliser. Dans notre vie spirituelle, le danger qui nous guette c'est de nous décourager, parce que nous n'avons pas assez d'amour pour N.S. Jésus-Christ. Il importe donc de concevoir pour Lui un immense amour, un amour qui conforme de la manière la plus parfaite notre cœur au cœur même de Notre-Seigneur. Alors nous pourrons davantage faire advenir le règne de Dieu, en nous d'abord, et dans les autres, parce que nous serons stimulés par cet amour, que nous verrons se déverser, s'épanouir dans l'amour de la Vierge et dans l'amour de l'Eglise. Ainsi soit-il.

III - L'EXAMEN RAISONNE DES ADORATRICES DU SAINT-SACREMENT²

Dans une première instruction, nous avons vu quel est le but assigné par notre fondateur: faire advenir le règne de Dieu, dans notre âme d'abord, et ensuite dans l'âme de notre prochain, par les trois vertus théologiques: foi, espérance, charité. Et, pour nous aider à suivre cet idéal- nous l'avons vu dans une seconde instruction -le Père d'Alzon, au milieu de ses épreuves, a compris que c'est par l'amour de Notre-Seigneur que nous serons stimulés dans la fidélité à notre idéal. Cet amour s'est manifesté d'une manière privilégiée en la très sainte Vierge Marie, puis, d'une manière plus concrète, plus adaptée à notre regard, dans l'Eglise qui est son épouse. C'est donc par ce triple amour que nous arriverons à faire advenir le règne de Dieu en nous, et, par notre zèle apostolique, autour de nous.

Nous allons voir, dans la présente instruction, les premières mises en œuvre de cette belle formule. Apparue d'abord dans une lettre adressée au jeune P. François Picard, le 10 septembre 1858, nous la retrouvons dans un écrit que nous devons connaître: "L'Examen raisonné des Adoratrices du Saint-Sacrement". Ces dernières étaient des jeunes filles qui vivaient dans le monde, les unes se préparant à entrer dans la vie religieuse, les autres obligées de rester dans le monde pour raisons de famille ou de santé, toutes entendant vivre avec ferveur de l'esprit même de l'Assomption. L'une d'entre elles avait rédigé la Règle des Adoratrices, inspirée de celle des Religieuses de l'Assomption dont elle avait retenu tout ce qu'une jeune fille dans le monde pouvait accomplir et réaliser. C'est précisément pour faciliter la pratique de cette règle que le Père d'Alzon voulut doter ses filles spirituelles d'un examen logique, qu'il appelle un Examen raisonné. Il le leur avait promis depuis assez longtemps, comme il le rappelle dans une lettre écrite le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, en 1859. Peu après, le 11 mai, partait de Lamalou-les-Bains où il se trouvait, ce fameux Examen raisonné qui fut accueilli avec une grande gratitude par ses destinataires.

Au début de ce texte, le Père d'Alzon fait allusion à un écrit antérieur: "Il est temps pour moi de tenir ma promesse et de vous envoyer le petit Examen raisonné que je vous avais promis. Vous l'avez déjà, à proprement parler, dans les quelques lignes que je vous ai données sur l'esprit de l'Assomption"³. Mais ces lignes ont besoin de quelques explications qui vous fassent saisir l'ensemble et l'enchaînement de la pensée qui les a dictées."

En fait, cet Examen est le schéma de ce que sera la seconde partie de notre Directoire. Il y est question des trois vertus théologiques et annexes. Ce qu'il y a de nouveau, c'est la présentation de celles-ci à la lumière du triple Amour. Vertus dont Jésus et Marie sont pour nous des modèles, et que l'Eglise demande à ses apôtres de pratiquer. D'une manière plus expressive que dans notre Directoire, la foi est présentée sous la lumière du triple Amour. Par exemple: "Foi en Notre-Seigneur, Vérité éternelle qui s'est manifestée aux hommes; foi et imitation de la Sainte Vierge qui a fait Pacte de foi le plus sublime qui ait été accompli, quand elle dit: "Voici la servante du Seigneur"; foi à

²Voir Ecrits spirituels, p. 1249 et sq.

³Malheureusement, ces quelques lignes sont perdues. Le Père Athanase Sage a cherché en vain à les retrouver dans les notes et cahiers, conservés à Rome, où les Adoratrices relevaient les instructions du Père d'Alzon. Ces lignes seraient cependant très précieuses, étant le premier jet de cette doctrine de l'esprit de l'Assomption, le premier développement du triple Amour. Postérieures à la lettre au P. Picard (10 sept. 1858), elles ont probablement été écrites au début de l'année 1859.

l'Eglise à laquelle nous devons soumettre notre raison, nos doutes, nos révoltes, dans tout ce qu'elle nous enseigne." De même, quand vient l'examen sur la foi, nous retrouvons le triple Amour: "Suis-je allée à Dieu par Jésus-Christ, auteur et consommateur de la foi? Ai-je cherché à imiter la foi de la Sainte Vierge? Ai-je, par ma foi, attiré Jésus-Christ en moi, comme Marie au mystère de l'Incarnation? Ai-je cru à tout ce que l'Eglise m'enseigne? Ai-je compris la valeur du dépôt qui lui est confié pour moi, le trésor de la vérité par laquelle je serai sauvée?"

Vraiment nouveau, cet exposé à la lumière du Christ, à la lumière du triple Amour! Nous n'arriverons à une pratique plus parfaite des vertus théologiques et annexes que sous la stimulation de l'amour de Notre-Seigneur, de la Vierge et de l'Eglise. Encore à propos de la foi, le Père d'Alzon dégage ici un aspect assez intéressant de notre spiritualité que nous ne retrouvons pas dans notre Directoire: "De la foi découle l'amour de la vérité, son culte. Une des manières d'honorer la vérité vivante, c'est la franchise, et cette vertu sera un de nos caractères distinctifs."

On pourrait dire que notre esprit se présente sous trois plans différents: au plan de l'être, au plus profond de notre vie personnelle, c'est l'amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de l'Eglise, cet amour qui doit prendre toutes les fibres de notre cœur. - Au plan des vertus, ce sera la foi, l'esprit surnaturel, la foi toute tendue par la vertu d'espérance. (Ainsi saint Paul tendu pour appréhender le Christ comme lui-même a été appréhendé). Cette vertu de foi, toute tendue par l'espérance, et qui agit par la charité, c'est cela l'esprit surnaturel, l'esprit de foi sur lequel notre attention a été si souvent attirée. _ Et sur le plan de nos actes, il y a une allure que nous devons donner à notre vie religieuse: cette allure de franchise, de générosité qui manifeste chez nous un grand culte de la vérité et de la foi.

* * *

Dans une seconde partie de l'Examen raisonné, le Père d'Alzon va présenter aux Adoratrices le cachet spécial de leur vie d'adoratrice. Il discerne quatre dispositions assez remarquables: l'anéantissement, l'expiation, le zèle, l'union. A l'anéantissement correspond l'adoration; à l'expiation, la réparation. Nous retrouvons ici les deux caractères d'un véritable culte du Sacré-Cœur. Mais le Père y ajoute le zèle; il veut, en effet, nous mettre en garde contre une dévotion qui serait trop renfermée sur nous-mêmes, où nous ne considérerions que Dieu, le Christ et nous, sans voir au-delà du Christ, c'est-à-dire son Eglise et ses besoins. Ce qui, pour lui, authentifie une véritable dévotion, c'est cet esprit apostolique. Il termine par l'union, la contemplation la plus intime avec Notre-Seigneur, de laquelle doit venir tout naturellement notre zèle apostolique.

Dans cet écrit, nous trouvons pour la première fois le thème qui reviendra assez souvent dans la spiritualité du Père d'Alzon, celui des droits de Dieu: "Voyez, écrit-il, par quels anéantissements, par quelle destruction de vous-même, par quelle proclamation des droits de Dieu, vous devez réparer les insultes qui lui sont faites." Et quand il parle du zèle aux Adoratrices, le Père évoque cette belle image de l'Eglise dans laquelle, dit-il, il y a la tête et il y a le cœur. La tête est représentée par Notre-Seigneur et par les apôtres; le cœur l'est par la très Sainte Vierge et par toutes les vierges chrétiennes qui viennent à sa suite.

* * *

Voici donc cette première mise en œuvre qui nous permet de mieux comprendre la portée de la doctrine du triple Amour, cet esprit qui doit nous stimuler à une pratique plus parfaite et des vertus théologiques et de notre Règle. .

C'est au mois de mai 1859 que le Père d'Alzon avait achevé la rédaction de cet Examen raisonné. Au mois de juillet, se trouvant à Paris, il le montre à la Mère Marie-Eugénie de Jésus, lui proposant de rédiger sur ce modèle un Directoire pour les Religieuses de l'Assomption. Ce qui en tenait lieu jusque-là avait été, pour une part, emprunté à celui des Visitandines; Mère Marie-Eugénie de Jésus s'étant initiée à la vie religieuse dans une Visitation du Dauphiné, à la Côte-Saint-André, avait, en effet, retenu de leur vie tout ce qui pouvait s'adapter à celle de religieuses enseignantes; mais cela était insuffisant. Le Père se sentait maintenant à pied d'œuvre pour rédiger leur Directoire, d'autant plus que l'Examen raisonné avait été écrit pour faciliter la pratique de la Règle des Adoratrices, laquelle n'était qu'un décalque de celle des Religieuses de l'Assomption.

La fondatrice accepte ce projet. Rentré dans le Midi, le Père se met à l'œuvre et, dès le début d'octobre, envoie à Mère Marie-Eugénie un texte d'une cinquantaine de pages, le soumettant à son examen, se proposant d'y apporter éventuellement retouches et ajouts. De sa lecture, nonobstant quelques remarques, la fondatrice retira une excellente impression. Cependant, les Religieuses de l'Assomption n'ont pas accepté ce Directoire. Pourquoi? Il semble qu'elles aient été un peu étonnées de cette nouveauté, et qu'elles ne tenaient pas à le recevoir de la main du Père d'Alzon; elles l'appelaient bien leur Père, avaient une grande vénération pour lui, mais enfin il n'était pas leur fondateur! On peut probablement déceler dans cette circonstance l'influence de la Mère Thérèse-Emmanuel, que les Religieuses considèrent comme leur co-fondatrice et qui était Maîtresse des novices. Elle s'était d'abord mise sous la direction du P. d'Alzon, puis sous celle d'un jeune abbé, devenu par la suite vicaire général et évêque auxiliaire du cardinal Pie: Mgr. Gay. Cette religieuse était une mystique; elle entendait souvent, disait-elle, Notre-Seigneur, la très Sainte Vierge lui parler. Le Père d'Alzon n'y croyait pas tellement et, dans une lettre à Mère Marie-Eugénie, écrivait: "Oh! n'en parlez pas trop à Mère Thérèse-Emmanuel, parce que dans quelques jours, cela va nous revenir comme des ordres de la très Sainte Vierge ou de Notre-Seigneur!"

Mgr. Gay dirigeait les religieuses dans un sens mystique. Un jour, il leur adressa une très belle allocution sur leur esprit, leur montrant qu'elles devaient suivre la très Sainte Vierge dans son mystère de l'Assomption, ses élans mystiques, sa vie de contemplation et d'intimité avec le bon Dieu. Choses très belles, qui furent publiées en plaquette. Mais, pour Mère Marie-Eugénie, cela ne paraissait pas complet. Dans une instruction de Chapitre qui suivit; "Il ne faut pas oublier, dit-elle, et les Pères de l'Assomption vous en donnent l'exemple. l'esprit assumptionniste. c'est le dévouement à l'Eglise." Elle était bien en accord avec le Père d'Alzon; le refus du Directoire est plutôt venu de son Conseil.

Alors qu'elle n'était pas encore établie en religion, s'y préparant seulement sous la conduite de l'abbé Combalot, la future fondatrice écrivait dans une note: "Jésus, Marie et l'Eglise, voilà 'notre devise; pourquoi en chercher une autre?" D'instinct cette jeune fille en était arrivée à cette expression de notre esprit!!⁴ On peut cependant souligner un rapprochement de cette vue avec le thème très cher aux Religieuses de l'Assomption, celui de l'Incarnation mystique de Notre-Seigneur. Pour lui donner

⁴Le Père d'Alzon n'a sans doute pas connu ce texte. Selon certains "souvenirs", il serait tiré d'une lettre à l'abbé Combalot. Le Père Sage, qui a relu toute la correspondance adressée à celui-ci n'a pas trouvé ce passage. Ayant interrogé sur ce point l'archiviste des Religieuses de l'Assomption, il en a obtenu cette réponse que ce texte ne se trouve pas dans une lettre, mais dans une note de la Mère fondatrice.

une humanité de surcroît, toute notre vie doit être animée par un esprit, cet esprit d'amour qui se manifeste d'une manière particulière en la Sainte Vierge, et d'une manière plus concrète dans l'Eglise, son épouse.

Ainsi ce triple Amour caractérise-t-il l'esprit de l'Assomption dès le début de l'œuvre. Le Père y insiste dans l'Avant-propos du Directoire: il faut toujours revenir à la fondation! Ce premier jet, c'est l'esprit même d'une famille religieuse, surtout s'il s'agit d'une famille comme celle de l'Assomption. Toutes les familles religieuses n'ont pas une spiritualité propre; elles en adoptent une. Ce qui les différencie, ce peut être les œuvres auxquelles elles s'appliquent, la mission qu'elles reçoivent de l'Eglise. Ce qui est remarquable à l'Assomption, c'est cette spiritualité dont elle est née. Ceci explique le fait que plusieurs projets de fusion de notre Congrégation (avec les Pères de Sainte-Croix, les Résurrectionnistes, les Ermites de St. Augustin) n'ont pas abouti, parce qu'il aurait fallu renoncer à ce qui était notre raison d'être, à notre esprit! Il y avait alors en France une prolifération de petites Congrégations, et le Pape demandait qu'elles fusionnent les unes avec les autres. L'Assomption n'y est pas parvenue parce qu'elle était plus consciente de son esprit.

* * *

Dans son Avant-propos, le Père d'Alzon spécifie que le Directoire ne veut être qu'un commentaire de la Règle, ayant pour but de la faire pratiquer de façon plus parfaite; il est au service de la Règle. C'est celle-ci qui est approuvée par l'Eglise. Il faut distinguer, en effet, ce qui est commandé (qui relève du for externe) et ce qui est directive. C'est ainsi que, de notre Règle primitive, le Père fit passer dans le Directoire ce qui y figurait comme directives, gardant de la sorte à la première son caractère juridique. Pour bien marquer ce rapport, le Père demandait toujours qu'on écrive le Directoire après la Règle. Ainsi firent les Adoratrices au sujet de l'Examen raisonné. Ainsi les novices de l'Assomption qui recopièrent de leurs mains le Directoire donné par le Père d'Alzon.

IV - LE DIRECTOIRE

Nous avons vu une première mise en œuvre, par le P. d'Alzon, de la doctrine du triple Amour, dans l'«Examen raisonné des Adoratrices du Saint-Sacrement», ainsi que dans le «Directoire», rédigé en 1859 pour les Religieuses de l'Assomption. Celles-ci ne l'ont pas adopté. Ainsi, sans aucune ironie de sa part, le Père put remercier la Mère Marie-Eugénie de Jésus parce que ce texte, dit-il, «je l'ai remanié et je l'ai donné à mes religieux». C'est un des livres les plus précieux de notre fondateur.

Celui-ci songea à nous le donner lors du Chapitre général de 1862. Il pensait plus particulièrement aux novices. Ces derniers avaient été, jusqu'alors, formés à Nîmes auprès de lui. On décida de les envoyer au Vigan pour les écarter du collège qui les distrayait de leur vie de recueillement et de retraite, et de les mettre sous la direction du P. Hippolyte Saugrain. Mais il fallait aussi leur donner des directives de vie spirituelle et les faire entrer dans l'esprit de leur famille religieuse. C'est à eux d'abord que sera destiné le Directoire. Le précédent est remanié à peu de frais. L'on n'y trouve aucune ligne nouvelle, à part quelques extraits des Constitutions primitives de 1855-56. Ce qui était au féminin passe au masculin. L'Avant-propos demeure tel quel.

* * *

La première partie de notre Directoire se présentait d'abord de la manière suivante: un petit prologue qui exposait la doctrine du triple Amour -- puis un chapitre à l'adresse des postulants, emprunté aux Constitutions de 1854: «Des dispositions qu'il faut avoir pour entrer dans l'Ordre» - A la suite, on retrouve tout le contenu du premier texte rédigé pour les Religieuses de l'Assomption, mais présenté différemment, soit: le chapitre sur l'amour de Notre-Seigneur qui consiste surtout dans l'adoration des trois Personnes de la Sainte Trinité; ensuite celui sur l'amour de la Sainte Vierge, sur l'amour de l'Eglise, sur le désir de la perfection. Viennent enfin le chapitre sur le sentiment de la présence de Dieu et celui sur l'esprit de Notre-Seigneur. Quant à celui sur la vie intérieure, il est mis en réserve pour la fin de l'ouvrage.

Lorsqu'il a voulu offrir son Directoire, non plus seulement aux novices, mais à tous ses religieux, le Père d'Alzon a laissé tomber le chapitre destiné aux postulants, mais conservé l'ordre des suivants, comme en témoignent tous les exemplaires manuscrits. Il ne voulait pas étonner les religieux, habitués à cette présentation, évitant ainsi ce qui était arrivé, par refus de la nouveauté, chez les Religieuses de l'Assomption.

Autre motif de cette disposition qu'il importe de retenir, c'est l'insistance voulue sur l'unité du triple Amour, lequel doit nous inspirer le désir de la perfection, le désir d'imiter Notre-Seigneur, de l'imiter comme l'a fait la très Sainte Vierge, de l'imiter pour travailler de façon plus efficace aux intérêts de l'Eglise, et ainsi, devenir parfaits comme notre Père céleste est parfait. Ce triple Amour, qui nous incite à ce désir de la perfection, il faut le cultiver par le sentiment de la présence de Notre-Seigneur qui est notre Dieu, mais il ne faut jamais en séparer celui de la présence de la Sainte Vierge et de l'Eglise. Le même lien se retrouve au chapitre sur l'esprit de Notre-Seigneur: nous ne pouvons l'étudier parfaitement si nous n'essayons de le comprendre dans ce pur reflet qu'est la très Sainte Vierge Marie, et dans son prolongement mystique qu'est l'Eglise, son épouse. En effet, qui a le mieux

entendu et mis en pratique la parole de Notre-Seigneur sinon sa très sainte Mère; et qu'est-ce qui manifeste le mieux son esprit, qui est esprit d'amour, sinon l'Eglise qu'il est venu fonder sur la terre?

* * *

En fin de cette première partie du Directoire, on s'attendrait à trouver un chapitre sur le culte du Saint-Sacrement. Or ce chapitre n'a pas été rédigé: on ne le trouve dans aucun des cahiers des novices et religieux de l'époque, conservés dans nos archives romaines.⁵ Comment expliquer cette carence? Si nous nous reportons au chapitre de nos Constitutions intitulé: "Des dispositions qu'il faut avoir pour entrer dans la Congrégation", nous lisons cette phrase: "...s'il veut manifester son amour pour Notre- Seigneur par une dévotion spéciale à l'égard du Saint-Sacrement". Or, cela ne se trouve pas dans le texte primitif de 1855, mais a été ajouté après. Obligé de refondre les Constitutions après la rédaction du Directoire, c'est alors que le Père d'Alzon y introduit cette formule, empruntée à la Règle des Adoratrices du Saint-Sacrement. De cette dévotion spéciale, il sera encore fait mention dans le chapitre des Constitutions où il est parlé des moyens pour entretenir la ferveur dans la Congrégation.

Le Père d'Alzon n'a donc pas rédigé son chapitre sur l'Eucharistie, mais il ne faut pas oublier que toute la première partie du Directoire baigne dans une atmosphère eucharistique. La doctrine du triple Amour est née au pied du Saint-Sacrement. Elle a été exposée de manière un peu plus développée aux Adoratrices. C'est par cette dévotion que nous arriverons à bien comprendre et bien pratiquer cette première partie: l'amour de Notre-Seigneur se manifeste par l'adoration des trois Personnes de la Sainte Trinité. Pour y parvenir plus commodément, nous nous plaçons au pied de l'Eucharistie, nous adorons le vrai Dieu devant nous et, nous unissant à lui, nous adorons le Père en esprit et en vérité. Pour vivre de la présence de Dieu, il nous faut entretenir en nous le sentiment de la présence de Dieu, il nous faut entretenir en nous le sentiment de la présence eucharistique, nous surtout religieux, puisque Jésus est là, au milieu de nous!

Nous devons étudier Notre-Seigneur, dans les saints Evangiles naturellement, mais tant que nous ne sommes pas arrivés à l'Eucharistie, à la fraction du pain, nous ne l'avons pas vraiment compris, car il nous est dit, à propos des disciples d'Emmaüs, qu'ils le reconnurent à la fraction du pain. Nous entendons les paroles du Christ; elles nous éclairent, elles nous pénètrent; lorsqu'elles sortent du tabernacle, elles nous parlent au fond du cœur. *

* * *

Il faut insister sur un point essentiel: en Notre-Seigneur, c'est Dieu que nous aimons d'abord; et puisque nous voyons surtout Dieu en lui, c'est cette présence de Dieu en Notre-Seigneur que nous devons vivre. Nous devons l'étudier puisqu'il a voulu se mettre à notre portée par l'Incarnation, dans les saints Evangiles, ses mystères, sa doctrine, ses actions. Et cette étude nous conduit à une meilleure connaissance de la doctrine du triple Amour.

⁵Dans les Ecrits spirituels, le P. Sage a publié, pp. 947 et s. "une méditation sur l'Eucharistie". insérée par le P. Picard dans son édition du Directoire et dont l'original n'a pas été retrouvé!

Dans notre effort pour vivre en sa présence, ne séparons jamais de Notre-Seigneur la Sainte Vierge et l'Eglise. Nous aimons Marie d'une façon très spéciale parce qu'elle a été de toutes les créatures la plus aimée. Elle est de l'Eglise le membre le plus éminent. C'est en elle qu'éclate l'amour que Notre-Seigneur nous a voué. C'est avec elle que nous devons apprendre à l'adorer. Nous qui la glorifions en son mystère de l'Assomption, rendons-nous compte que, pour remplir au ciel sa mission maternelle, il faut bien qu'elle nous connaisse, qu'elle nous suive. Aucune de nos pensées, de nos actions, n'échappe à sa vigilance maternelle. Nous avons aussi à l'étudier: c'est une manière d'entrer dans l'intelligence des saints Evangiles que de chercher à l'y rencontrer, à la comprendre. Elle seule est le plus pur reflet de la Parole de Dieu, parce qu'elle l'a bien mise en pratique. *

A plusieurs reprises, Notre-Seigneur avait annoncé sa Passion à ses disciples, d'abord pour leur éviter le scandale de la croix, mais aussi pour les inviter à être là au moment où il allait offrir à son Père le sacrifice de notre Rédemption. C'était une invitation; jamais elle ne fut aussi pressante qu'au soir de l'institution de l'Eucharistie qui était déjà sa Passion en acte. En se donnant à eux sous les espèces du pain et du vin, il demandait à ses disciples d'entrer dans sa Passion, de s'y unir à lui. Seule la très Sainte Vierge comprit, elle qui se trouva au pied de la croix, parce que inséparable de son divin Fils, unie à lui de manière privilégiée en tous ses mystères.

En portant ce regard sur la Sainte Vierge, il y a là une façon de comprendre notre Directoire qui est très belle. On peut en dire autant de l'étude de l'Eglise. Ainsi les divers chapitres s'éclairent les uns par les autres pour nous faire entrer dans l'intelligence de la spiritualité du Père d'Alzon.

Dans le texte proposé aux Religieuses de l'Assomption, la première partie du Directoire s'achevait par le chapitre sur la Vie intérieure, rédigé après celui sur la communion, et donc dans une atmosphère eucharistique. Vie intérieure, vie eucharistique, vie de prière, vie d'union à Dieu: en tout cela, quelques aspects différents, mais une profonde unité! Il importe d'y réfléchir pour découvrir les enrichissements qui peuvent résulter d'une intelligence plus profonde de cette première partie de notre Directoire.

* * *

La deuxième partie de notre Directoire doit faire l'objet des instructions suivantes. On peut cependant attirer dès maintenant l'attention sur les emprunts qui y ont été faits aux Constitutions primitives. Ainsi du chapitre sur l'humilité. (Celui sur la charité en compte deux - un au début - l'autre à la fin - tirés de deux en-droits différents.) Il est intéressant de bien départager ces textes, voire de les dater. Rien n'est, par exemple, plus émouvant que de relire le début du chapitre sur l'espérance, en se rappelant que le Père l'a écrit au moment de ses 37 ans. Tout cela éclaire la beauté, la profondeur de ses enseignements, de ses directives, de celles qu'il se donnait à lui-même pour guider sa vie intérieure.

En comparant les deux textes sur l'humanité, on remarque que le second est plus simple, plus décanté, plus mystique et profond que celui des Constitutions primitives, lequel est plus général, écho de l'enseignement commun qui en fait le fondement de toutes les vertus religieuses. Il faut aussi remarquer que ce premier texte indique plus spécialement le but que nous devons atteindre, et qu'il a été écrit à la lumière du Royaume de Dieu que nous devons faire advenir. Le second texte indique plutôt un moyen: bien se mettre en face de Dieu, à la lumière éblouissante de la foi, pour entrer dans notre néant, à la pensée de notre péché, de notre ingratitude. Il importe aussi de

considérer les diverses vertus dans les modèles qui nous sont proposés en la doctrine du triple Amour: telle l'humilité en Jésus-Christ apparaissant dans sa vie cachée, à la crèche, à la croix, au tabernacle. Etudions donc ces vertus à la lumière de nos modèles: Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, pour travailler plus efficacement à l'avènement du Règne de Dieu, c'est-à-dire pour l'Eglise, pour sa défense ici-bas.

* * *

Laisant de côté le troisième partie, venons-en à quelques conclusions: Il nous est demandé de relire notre Directoire à l'occasion de nos retraites. Nous pourrions peut-être l'utiliser de façon plus efficace: puisque sous sa première forme, il s'appelait l'"Examen raisonné", ne convient-il pas d'en faire le thème de nos examens, surtout de nos examens particuliers? Ayons la simplicité de le prendre en mains, d'en relire un chapitre jour après jour, insistant sur tel ou tel passage et répondant aux questions qui nous y sont posées. Ainsi pourrions-nous tout ensemble revaloriser notre examen particulier et utiliser de façon pratique notre Directoire.

De ce dernier on peut rapprocher un chef-d'œuvre très recommandé par l'Eglise: les Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola. Ceux-ci sont dirigés en vue d'une élection dans la vie, ou d'une conversion nouvelle. C'est surtout un ouvrage pour les prêtres. Notre Directoire est plutôt un manuel quotidien qui vient apporter, à côté d'autres ouvrages de spiritualité, quelque chose de nouveau.

Pour bien le comprendre, il faut le vivre surtout. Certains se demandaient s'il fallait le mettre entre les mains des novices. Or, c'est pour eux d'abord que le Père d'Alzon l'a rédigé. S'ils sont fidèles à s'en servir, ils arriveront à avoir l'intelligence de ce chef-d'œuvre. Citons à ce sujet l'exemple du P. Galabert. Celui-ci, après plusieurs années de vie religieuse et missionnaire, écrivait au Père d'Alzon qu'il allait donner des instructions aux Oblates d'Andrinople sur l'esprit de l'Assomption et s'inspirer, pour ce faire, du Directoire; et il ajoute: "Je vous fais un petit aveu filial en disant: Tout d'abord je n'ai pas compris le Directoire, mais depuis quelque temps je l'apprécie de plus en plus, et je comprends que c'est vraiment là que l'on peut trouver l'esprit de l'Assomption". Eh bien, faisons, nous aussi, ces mêmes expériences!

C'est au Chapitre général de 1868 que le Directoire a été officiellement adopté. Dans l'allocution prononcée à cette occasion, le Père d'Alzon en a donné un commentaire autorisé. Il y est dit que notre esprit est très simple: nous cherchons à avoir le sens commun de l'Eglise. Aimer Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et l'Eglise: rien de plus commun que cela! Le Père disait parfois d'une façon originale: "L'esprit de l'Assomption, cela n'existe pas; notre esprit, c'est l'esprit catholique". Ce que nous voulons - et c'est là notre originalité, comme le Père le fait remarquer au début de cette allocution qui est très belle - nous voulons d'une manière plus originale nous assimiler ce qui est le bien commun de l'Eglise, ce qui appartient à tous; nous voulons le vivre d'une manière la plus parfaite. Sans aller chercher des dévotions spéciales, nous allons au centre! Attitude d'autant plus nécessaire de nos jours, alors que l'Eglise est attaquée comme au début de son expansion: il nous faut aimer Notre-Seigneur de l'amour des premiers temps.

En cette allocution, le Père d'Alzon revient sur le triple Amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de l'Eglise. Mais notre spiritualité ne se trouve pas tout entière dans le Directoire. Si l'accent y est mis sur l'esprit, il ne faut pas oublier le but. Celui-ci est seulement sous-jacent, et ce sera une préoccupation du Père d'insister par la suite sur le thème du Royaume. On trouvera une autre

synthèse de notre spiritualité dans les conférences qu'il adressa, en 1870-71, aux Religieuses de l'Assomption réfugiées à Nîmes. Le thème du Royaume y est présent, ainsi que celui du triple Amour. De ce dernier, enfin, il dégage des conséquences pratiques dans la première circulaire adressée aux membres du Chapitre, ce qui permet de mieux entrer dans son esprit.

Ayons donc une très grande estime pour notre Directoire, dont nous allons commémorer le centenaire l'an prochain. Tandis qu'à l'heure actuelle diverses familles religieuses nous demandent de l'adopter, ayons à cœur de le comprendre et, pour ce faire, de le mettre en pratique, en toute loyauté, simplicité et franchise.

DES VERTUS SELON L'ESPRIT DE L'ASSOMPTION⁶

V - LA FOI

Au début de l'année 1866, le Père d'Alzon jetait sur une feuille volante ces quelques mots: "Ce que je voudrais être: 1° un homme de foi". En effet, la grande ambition du Père a toujours été d'être un homme de foi. Alors que s'achevait sa jeunesse, il a été saisi de douleur par les amoindrissements de la foi chez les catholiques, et par les attaques dont l'Eglise était l'objet. La Révolution de juillet 1830 s'était soldée par un renouveau d'anticléricalisme et, dans le Midi de la France, on avait assisté à une véritable guerre religieuse. Le jeune Emmanuel comprend que la cause à laquelle il doit consacrer sa vie, c'est l'Eglise et sa défense. Il s'était placé sous la conduite de l'abbé de Lamennais; la philosophie traditionaliste que prônait celui-ci entraînait à un renouveau de l'apologétique. Aussi nous voyons ce jeune homme du monde, qui vit dans un château, s'adonner aux études, spécialement à celle des fondements de la foi.

Dans les Saintes Ecritures, E. d'Alzon ne recherche pas une exégèse littérale, mais des textes qui lui permettront de présenter la Parole de Dieu d'une façon vive et percutante. Dans ses cahiers de jeunesse, il commente les premiers livres de la Bible - le Pentateuque - et l'épître aux Romains. Il y puise une grande admiration pour la foi d'Abraham et s'adresse à celui-ci en ces termes: "La foi, la foi: je ne vous demande pas une goutte d'eau comme ce mauvais riche dont il est question dans l'Evangile; je vous demande la foi"! "

Le jeune d'Alzon étudiait également les Pères. Affronté à l'hérésie protestante, dont le libre examen entraîne cette dissolution de l'Eglise en de multiples sectes, il comprenait combien il faut s'attacher à la Tradition, ainsi qu'au centre de la catholicité, à la papauté. C'est dans cette vue qu'il songera à fonder un collège pour ramener l'esprit surnaturel dans l'élite de la société du Midi. C'est par celle-ci que la religion connaissait tant d'amoindrissements en France; ce sera par elle qu'on ramènera la foi dans le pays. Telle était la grande idée qui présidera à la fondation du collège de Nîmes.

* * *

Le Père d'Alzon, dès qu'il rédige ses Constitutions, insiste d'abord sur la foi. Ainsi que dans ses premières prédications au peuple de Nîmes, il nous la présente comme la vertu qui nous introduit dans le monde surnaturel. S'adressant aux Religieuses de l'Assomption, il dira que c'est par la foi que j'attire Jésus en moi". Et ce sont ces deux propriétés que nous retrouvons dans notre Directoire: par la foi, j'attire Jésus en moi; la foi m'introduit dans le monde surnaturel.

⁶Dans un avant-propos, le Père Sage exhorte ses auditeurs à relire, dans la deuxième partie du Directoire, les chapitres correspondant aux instructions suivantes sur les vertus selon l'esprit de l'Assomption: "Il y a, dit-il, un examen que vous devez faire vous-mêmes, avec toute la franchise, toute la loyauté de votre cœur, pour que cette retraite soit bénie du Bon Dieu".

Celui-ci n'est pas autre chose que le Royaume de Dieu auquel nous avons consacré notre vie. La foi qui nous y transporte se concrétise dans un acte, un sacrement que nous avons reçu. Rappelons-nous ces paroles de saint Pierre présentant les grandeurs du baptême à ses jeunes néophytes: "Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis, pour annoncer les louanges de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière, vous qui n'étiez pas un peuple et qui êtes maintenant le Peuple de Dieu, qui n'obteniez pas miséricorde et qui maintenant avez obtenu miséricorde" (1a Petr. 2, 9-10). Et, dit saint Paul dans un style plus nerveux: "Dieu nous a arrachés à l'empire des ténèbres et nous a transférés dans le Royaume de son Fils bien-aimé" (Col. 1, 13). Combien cela est plus vrai encore pour nous qui avons renouvelé les grâces de notre baptême par notre profession religieuse! Aussi ce à quoi nous devons nous attacher de toutes les fibres de notre cœur, c'est la foi.

Certes, nous pouvons admirer cette merveilleuse promotion de l'homme quand, au moment de sa création, Dieu a soufflé sur lui un souffle de vie raisonnable qui le place au-dessus de toute la création visible. Roi de l'univers, il doit vivre à la lumière de sa raison; sinon il se ravalait au niveau des bêtes, comme il est dit dans le psaume. Or la lumière de la foi à laquelle nous avons été élevés par le baptême est bien supérieure à celle de la raison. C'est de celle-là que nous devons vivre. Si nous l'abandonnons, nous nous appauvrissons et nous ravalons, car il est difficile de nous tenir au niveau même de la raison...

Pour faire naître en nous la foi, Dieu nous a parlé autrefois par les prophètes, puis finalement par son Fils. Quand il parle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que de fois le Père d'Alzon nous le présente comme l'auteur et le consommateur de notre foi: L'auteur, car toute révélation vient de lui (par l'inspiration de son Esprit dans l'A.T.) - Le consommateur, car Celui qui est dans le sein du Père est venu pour nous révéler d'une façon parfaite tous les grands mystères de Dieu. Tandis que les prophètes ont été traversés simplement par un éclair de lumière divine - qui d'ailleurs illuminait toute leur vie - Notre Seigneur est le voyant par excellence, et ce, dès le premier instant de son apparition dans le monde. Jouissant de cette vision béatifique qui est infiniment supérieure à celle des bienheureux, il voit le Père, et quand nous nous abandonnons à sa direction, c'est par ses yeux que nous voyons. Il est la lumière du monde, la plus vraie, la plus efficace. Et c'est ainsi qu'il nous éclaire sur tout le mystère de la divinité, de la Trinité sainte, sur notre aventure humaine et les secours que nous pouvons attendre de Dieu pour parvenir à notre fin: alliances, promesses, sacrements de l'adoption filiale, mais aussi sur la présence de l'ennemi de notre salut: le démon.

Ainsi Dieu le Père nous a parlé par son Fils. Dieu le Fils nous communique toute la lumière du Père, et voici que le Saint-Esprit a été donné à l'Eglise pour la garder dans toute l'intégrité de son magistère doctrinal. Il nous faudrait sans cesse répéter ces mots de notre Credo: "Je crois au Père tout-puissant, je crois en Jésus-Christ son Fils unique, je crois à l'Esprit-Saint". Mais la foi, d'une manière plus spéciale, nous consacre au Père, car elle est un hommage à son autorité. C'est de Lui que vient tout don parfait, et c'est vers Lui que tout doit remonter. Comprendons bien que notre foi est celle d'un enfant de Dieu qui se remet entre les mains de Celui qui a bien voulu nous appeler à vivre de sa propre vie. Parmi tous les enfants de Dieu, nous, religieux, prêtres, devons par cette foi filiale nous remettre totalement entre les mains de notre Père.

"Nul n'a Dieu pour père s'il n'a l'Eglise pour mère", disait un adage ancien. Cette lumière qui vient du Père nous est communiquée par le magistère de l'Eglise. A celle-ci nous devons, en matière de foi, une soumission filiale de notre esprit, de notre cœur. Que d'esprits voudraient cueillir eux-mêmes,

sur l'arbre de la science du bien et du mal, le fruit de la vérité! Fruit empoisonné par la désobéissance, alors que nous devons le recevoir en Eglise par la soumission de notre esprit à ceux que Dieu a placés pour être sur terre les dispensateurs de sa vérité.

* * *

Le Père d'Alzon nous demande non seulement de nous attacher de tout notre cœur à la foi, mais de vivre de l'esprit de foi, d'adhérer à toutes les idées de la foi. Dans une retraite, il disait à ses auditrices de faire un feu de joie de leurs propres idées pour les faire disparaître! Surtout à l'heure actuelle, on doit constater qu'avec les moyens modernes de diffusion, nos sens, nos oreilles, nos yeux, notre imagination, notre sensibilité, tout est rempli du monde, des idées humaines. Pour se défendre de tout cela, il faut recourir sans cesse aux saints Evangiles: que les paroles de Dieu entrent, par nos oreilles et nos yeux, dans notre imagination, notre sensibilité, et pénètrent ainsi dans notre intelligence. On ne comprendra pas toujours la profondeur des idées à nous dispensées par Notre-Seigneur. Cependant, il en est de très simples qui auront pour nous une grande valeur de lumière, suscitant notre plein engagement.

Non contents de les recevoir, efforçons-nous de toujours juger d'après ces idées divines. Que de fois, dans nos conversations, nous portons des jugements qui ne seraient pas ratifiés par Notre-Seigneur, par notre mère la sainte Eglise, et risquent de causer des déviations dans notre vie religieuse!

Il nous faut enfin agir par motif surnaturel, par motif de foi, et donc comme enfants de Dieu. Suivons l'exemple de ce grand modèle qui nous est donné: Notre-Seigneur qui écoute le Père et fait toujours ce qui lui plaît. Puisque la foi nous introduit dans le monde surnaturel, nous devons y vivre en vérité, ce qui nous facilitera la pratique des vertus et nous fera répondre aussi parfaitement que possible à notre vocation religieuse.

* * *

Par la foi, avons-nous dit, nous attirons Notre-Seigneur en nous. Sur ce point, il ne peut être notre modèle, mais nous en avons un, admirable, en la très sainte Vierge Marie. La première, elle a attiré Jésus en elle "par l'acte de foi le plus sublime qu'une créature ait pu faire", nous dit le P. d'Alzon. C'est la pensée constante de notre Père, déjà présente en un sermon qu'il adressait à son auditoire de Nîmes le jour de l'Assomption 1836. Mettant en parallèle l'acte de foi d'Abraham et celui de Marie, il montre la supériorité de celui-ci: dans le message adressé par l'ange Gabriel à Marie, il s'agit de choses infiniment plus élevées que celles annoncées à Abraham. A celui-ci, Dieu avait promis une postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel. Dans le récit de l'Annonciation - que le Père d'Alzon affectionnait particulièrement - il s'agit, non d'une naissance promise à une femme avancée en âge comme Sara, mais d'une naissance virginale, sans intervention de l'homme. L'enfant qu'elle est appelée à porter dans son sein est le fils de David, le Fils du Très-Haut, tandis que sur elle reposera la nuée, symbole de la présence de Dieu. Il sera saint, en toute vérité le Fils de Dieu. Pour une juive, élevée dans la foi de l'unité de Dieu, cette explosion de la divinité entre Père, Fils et Esprit- Saint, que lui révèle le message de l'ange, appela de sa part un acte de foi sublime. Cet acte admirable, qu'elle accomplit toute seule, nous fait voir en Marie la mère et le modèle de notre foi.

Après l'Annonciation, elle se rend en hâte auprès d'Elisabeth, et c'est par elle que Jésus fait connaître sa présence à son précurseur Jean-Baptiste. C'est elle aussi qui provoque un premier acte de foi dans l'âme des Apôtres lors du miracle de Cana obtenu à sa prière: "Jésus manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui". Mais c'est au pied de la croix qu'éclate d'une façon plus sensible la foi de Marie: les apôtres ont fui, Pierre a renié le Seigneur. Jean est là cependant, avec les saintes femmes, par amour de son Maître, mais sa foi est un peu voilée; il ne comprendra qu'au matin de Pâques. Seule la très sainte Vierge est restée inébranlable dans sa foi: Virgo fidelis! Ecoutons-la nous demander de nous remettre filialement entre les mains de notre Père par un acte de foi. C'est là le rôle d'une mère.

* * *

L'Eglise, elle aussi, est notre Mère, et nous demande avant tout cet acte de foi à l'égard de notre Père du ciel. Apôtres, si nous voulons donner Jésus au monde, attirons-le d'abord en nous par la foi et, par elle, nous vaincrons: "Haec est victoria quae vincit mundum, fides nostra" (1a J. 5, 4).

Telle fut la grande ambition du Père d'Alzon: faire naître en ses disciples une foi hardie, généreuse, invincible. Les premiers d'entre eux ont merveilleusement œuvré pour l'avènement du Règne de Dieu parce que hommes de foi!

Si notre vie religieuse est assez quelconque ou tiède, n'est-ce pas parce que insuffisamment ancrée dans cet ordre de la foi? Comme l'Eglise nous le fait demander dans une collecte du missel, supplions le Seigneur, par l'intercession de notre Mère - Mater fidei - d'augmenter en nous la foi, et que jaillisse de notre cœur ce cri du père d'un possédé: "Je crois, Seigneur, mais viens au secours de mon incrédulité"!

VI – L’HUMILITÉ

Dans notre Directoire, après le chapitre sur la foi, vient celui sur l'humilité. “Ces deux vertus, disait le jeune abbé d'Alzon, sont deux soeurs qui se soutiennent et se donnent la main”. Et encore: “C'est l'humilité qui prépare la place aux trois vertus théologiques; elle est à la base de notre édifice spirituel”. L'insistance de notre fondateur sur cette vertu est d'autant plus remarquable qu'il se sentait un penchant pour l'orgueil, écrivant à ses amis de Paris que la était le fond de son caractère. Lors de sa retraite préparatoire à la réception des Ordres sacrés, il a noté: “Je m'enivre d'orgueil”!

Contre les dangers de cette tentation, le mettait particulièrement en garde le spectacle de la chute lamentable de Lamennais, ce prêtre qu'il avait aimé et qu'il avait suivi avec tant de fidélité et de filiale affection. Il y fera allusion dans un sermon sur Jean-Baptiste: commentant cette parole “Propheta es tu?”, il montre combien il est dangereux d'écouter la voix de l'orgueil qui souffle à l'oreille du génie: “Es-tu le prophète des temps nouveaux?”

* * *

Dès le premier projet des Constitutions, le Père nous invite à la pratique de l'humilité. Et c'est d'abord à propos de la vertu d'espérance qu'il en souligne la nécessité. Ce rapprochement est dans la ligne augustinienne: insistant sur les rapports étroits entre humilité et pauvreté, qui sont la contre-épreuve de l'espérance, saint Augustin aurait traduit volontiers la première Béatitude par: “Bienheureux les humbles”, car c'est par l'humilité que nous reconnaissons ce que nous sommes: des hommes, c'est-à-dire des créatures placées au-dessus de toutes les créatures visibles, immédiatement au-dessous de Dieu. Nous devons nous tenir dans un état de totale dépendance vis-à-vis de Dieu si nous voulons garder notre suprématie. Se détacher de Lui, c'est perdre toute notre perfection de créature raisonnable.

Dans ce chapitre du Directoire, viennent en tête ces lignes tirées des premières Constitutions: “De toutes les vertus, la plus indispensable aux religieux de l'Assomption est certainement l'humilité”. Notre apostolat étant particulièrement doctrinal, nous devons nous tenir en garde contre les enflures de la science. Quand il parle de l'étude, le Père d'Alzon rappelle à ses religieux ces mots de saint Paul: “Scientia inflat”. Certes, les richesses matérielles nourrissent souvent l'orgueil, mais les richesses spirituelles présentent également des dangers; n'a-t-on pas dit que l'orgueil suinte à travers le manteau des philosophes? Toutes les richesses de la terre appartiennent à Dieu: “Domini est terra et plenitudo ejus”, mais les richesses de la science et de la sagesse sont dans le Christ. Nous n'en sommes pas les propriétaires, mais seulement les dispensateurs, ce qui exige un grand esprit d'humilité.

L'Assomption, dès le début, s'est présentée comme une protestation contre l'esprit du monde, le matérialisme, l'égoïsme, l'amoindrissement de la foi. Que de fois le Père d'Alzon revient sur ce caractère dans ses instructions aux maîtres du collège, aux tertiaires! Protestation est un mot-clé de sa doctrine, mais il y a là un danger: celui de se croire seul pur et de mépriser les autres! Nous l'éviterons moyennant un grand esprit d'humilité, en nous gardant du venin du pharisaïsme. Loin de

nous tenir dans une certaine solitude de l'orgueil, avec le risque de tourner en rond et de s'amoindrir, il faut savoir regarder autour de soi, admirer et s'assimiler toutes les richesses de l'Eglise.

Les Congrégations nouvelles, fondées au XIX^e siècle, ont généralement cru utile, pour que leur apostolat soit plus facile et plus fécond, de se dessaisir de toutes les formes monastiques. Il n'en fut pas ainsi chez le Père d'Alzon qui, après avoir présenté dans ses Constitutions les trois vœux de religion, insiste sur l'office en chœur, la mortification, l'esprit de pénitence et l'humilité, dispositions caractéristiques des Ordres anciens. N'oublions pas que c'est par un acte plus personnel et fervent d'humilité que notre Père a orienté sa vie lorsqu'il a renoncé à tous les honneurs ecclésiastiques en l'église de Notre-Dame de la Consolata à Turin. Il a compris que Dieu l'appelait à la vie religieuse et à devenir fondateur de Congrégation.

* * *

Dans les écrits postérieurs aux premières Constitutions, l'humilité apparaît sous la dépendance, non plus de l'espérance, mais de la foi. En effet le Directoire, nous l'avons dit précédemment, a d'abord été rédigé à l'intention des Religieuses de l'Assomption, dont les Constitutions présentaient l'obéissance comme le premier degré de l'humilité. Or le Père d'Alzon a toujours placé l'obéissance sous la mouvance de la foi. C'est donc de cette dernière que procède l'humilité: "La foi me montre dans sa lumière le tout de Dieu et mon néant" (E.S. p. 50). C'est elle qui fait retentir au fond de notre cœur cette parole qu'entendait sainte Catherine de Sienne: "Je suis celui qui est, et toi, tu es celle qui n'est pas"! Chaque fois que la grandeur de Dieu nous apparaît dans une lumière plus vive, augmente le sentiment de notre néant et de notre péché. Cela marque une étape nouvelle dans notre vie spirituelle.

Pour nous établir dans l'humilité, Dieu, pendant de longs siècles, s'est d'abord manifesté comme le Saint, le Parfait, l'Absolu. Souvenons-nous de la réponse qu'il fit à Job qui l'interrogeait dans son épreuve: "Où étais-tu quand je posais les fondements de la terre?... Qui en fixa les mesures, le sauras-tu?" Et après le déploiement de toutes les merveilles de la création, Job ne peut que s'écrier: "Je ne te connaissais que par ouï-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu. Aussi je retire mes paroles, je me repens sur la poussière et sur la cendre" (Jb. 38,4; 42, 5-6).

Dans le Nouveau Testament, le Seigneur se fait connaître dans tout l'éclat de sa divinité, non seulement comme le Dieu Saint de l'Ancien Testament, mais aussi comme celui qui vit dans la Trinité de ses personnes. Ce qui nous console dans notre humilité, c'est la condescendance de ces Trois qui s'abaissent jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à elles dans cette intimité de vie à laquelle nous sommes appelés. A cette lumière de la foi, nous devons reconnaître non seulement notre néant et notre péché, mais aussi notre ingratitude: "Néant, péché, ingratitude, voilà la définition la plus vraie de ce que je suis par rapport à Dieu". (E.S. p. 50)

Parce que l'humilité naît de la foi, elle jouit des mêmes propriétés que celle-ci, dont le Concile de Trente dit qu'elle est le fondement, le principe, la racine de notre justification. Elle est le creux où s'enfonce le rocher sur lequel se dresse l'édifice spirituel; plus le rocher se creuse en terre, plus l'édifice est solide. Comme la foi, l'humilité est à la racine de toute vertu; plus la racine s'étend en terre, plus elle recueille de sève nourricière. Une personne humble n'a rien à craindre des assauts de l'ennemi; le démon n'a pas de prise sur une telle âme. Le Père d'Alzon se plaisait à répéter après saint Augustin: "Pour aller à Jésus-Christ, il n'y a qu'une seule voie: l'humilité, et l'on peut dire de

cette vertu ce que Démosthène disait de la diction oratoire: elle est la condition unique et indispensable du succès”

Dans la profession de l'enseignement, on rencontre parfois des élèves des hautes classes qui piétinent, ne font aucun progrès. La raison en est qu'ils n'ont pas assimilé les rudiments et, n'arrivant pas à suivre, ils se découragent nécessairement. C'est ce qui arrive dans notre vie spirituelle si nous ne sommes pas formés d'abord et solidement à l'humilité. Celle-ci, nous rappelle le Père d'Alzon, est au principe de toutes les vertus qui nous sont le plus nécessaires: l'obéissance, l'ouverture de cœur, l'acceptation des incommodités que l'on rencontre dans la vie religieuse. Racine, elle va puiser la sève dans le roc qu'est le Christ, d'où jaillit l'eau. Dieu donne sa grâce aux humbles; il la refuse aux orgueilleux, dit la sainte Ecriture. Sans l'humilité, nous ne saurons pas prier, attirer la grâce en nous. Méditons le Magnificat de la Vierge Marie: Dieu a toujours regardé les humbles.

* * *

Plus que de considérations, nous avons besoin de stimulants à la pratique de l'humilité. Sans doute, dans ce chapitre de notre Directoire, point ne sont évoqués nos grands modèles, mais il nous est loisible de les chercher et de les étudier à la lumière de la doctrine du triple Amour.

Si Notre-Seigneur Jésus-Christ ne peut être notre modèle en l'exercice de la foi, il l'est éminemment en humilité. Dans cette lumière de gloire dont il jouit incomparablement supérieure à celle de la foi, il a compris qu'il n'était, dans sa sainte humanité, qu'une créature. On ne peut imaginer humilité aussi profonde, aussi parfaite que la sienne, d'où le caractère unique de son attitude d'adoration devant son Père. Certes, il ne peut se reconnaître pécheur, mais notre péché est précisément ce qui nous empêche de voir Dieu, car il maculé ce miroir de notre âme où se réfléchissent la grandeur, les perfections mêmes de Dieu. L'âme du Christ, au contraire, est le miroir de toute beauté, sans tache, en lequel se reflète toute la majesté divine. Ses abaissements, le Père d'Alzon nous invite à les contempler spécialement: à la crèche, petit enfant - au calvaire, condamné et supplicié - en l'Eucharistie où il se dérobe derrière un peu de pain et de vin pour se donner à nous.

La très sainte Vierge Marie a bien conscience que c'est son humilité qui a attiré sur elle le regard du Tout-Puissant. Si, lors de l'Annonciation, elle a fait un acte de foi admirable, c'est parce qu'elle était très humble et que, Dieu l'appelant, elle n'avait qu'à obéir: “Je suis la servante du Seigneur; qu'il m'advienne selon ta parole !” Et toute sa vie s'est écoulée, cachée, dans l'humilité la plus parfaite.

L'Eglise, enfin, demande de ses apôtres la pratique de cette vertu. Nous comportant comme des aînés dans la famille de Dieu, nous devons nous pencher vers nos frères en toute simplicité et condescendance. Tel est l'enseignement de Jésus à ses disciples: “Que celui qui veut être le plus grand parmi vous se fasse le plus petit”. Il en donne l'exemple en lavant les pieds de ses apôtres. A ces derniers, en effet, plus qu'à tout chrétien, s'impose cette vertu.

L'humilité est donc un signe de la présence de la foi en nous. Pour la pratiquer, ayons sous les yeux les exemples de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, et cherchons à comprendre, avec le Père d'Alzon, pourquoi l'Eglise demande à ses apôtres d'être vraiment humbles, petits, au service de nos frères.

VII – L’OBEISSANCE

Le Père d’Alzon a insisté toute sa vie sur l’obéissance. Il s’était d’abord attaché à une philosophie traditionaliste qui exaltait les principes d’autorité. Dans ses premières prédications à ses auditeurs de Nîmes, il insistait déjà sur la parfaite soumission que nous devons à l’autorité de Dieu. Dans un souci apologétique qui était bien dans la note de l’école menaisienne, il disait que l’obéissance marque la grandeur de l’homme parce que, dans l’autorité des supérieurs, c’est l’autorité même de Dieu qu’elle honore. Pour le comprendre, il faut les lumières de la foi; nous pourrions alors obéir toujours à nos maîtres, même s’ils sont, comme dit saint Pierre, difficiles, acariâtres.

Dans nos premières Constitutions, dans l’Examen raisonné des Adoratrices comme dans le Directoire, le Père d’Alzon a toujours rapproché la vertu d’obéissance de celle de la foi. Il n’ignorait pas que saint Thomas la rattachait à la charité, conformément à cette parole du Christ: “Si vous m’aimez, obéissez à mes commandements, comme moi j’aime le Père et j’obéis aux commandements qu’il m’a donnés”. Ce n’est que dans la dernière partie de sa vie que le Père se rendra à cette vue, après avoir appris à mieux connaître, à l’occasion du Concile de 1870, la philosophie thomiste, obscurcie jusque-là par le traditionalisme.

* * *

Dans le Directoire, au chapitre sur l’obéissance, il est un passage (tiré des premières Constitutions) qui a beaucoup étonné nos premiers Pères: “Cette vertu, dont le vœu est le lien de la vie religieuse, consomme le sacrifice de tout son être, et c’est pourquoi il doit en chercher le principe dans le sein même de l’adorable Trinité et dans l’éternelle obéissance de Dieu le Fils, Verbe incréé, à la volonté de Dieu le Père”. L’orthodoxie de cette formule leur parut suspecte à ce point que le Père Picard, éditant le Directoire en 1883, changea le texte et écrivit: “Il faut en chercher le principe dans l’admirable obéissance du Fils, Verbe incarné, à la volonté divine”. Lorsqu’il s’est agi de présenter les écrits de notre fondateur à la Sacrée Congrégation des Rites, on a été bien obligé de revenir au texte authentique. Nous le retrouvons dans le Directoire édité en 1935 par le Père Siméon Vailhé... au grand scandale du Père Edmond Bouvy qui avait travaillé avec le Père Picard à l’édition de 1883. La question fut de nouveau soulevée au chapitre provincial de Paris en 1952, et le Père Bisson, impressionné par les critiques portées contre le texte primitif (relans de subordinationisme, d’arianisme), revient à celui de 1883 dans le “Guide de vie spirituelle” des Cahiers d’Alzon. Dans les “Ecrits spirituels” au contraire, nous nous en sommes tenus au premier parce que authentique. Serait-il erroné... errare humanum est!

D’ailleurs, nous retrouvons la même pensée du Père d’Alzon, exprimée vers la fin de sa vie, dans la méditation intitulée “De l’excellence de l’obéissance”. “Quand Dieu eut résolu de sauver le genre humain coupable, l’adorable Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ordonnèrent que la seconde personne, le Fils, se ferait homme, et l’ordre partit également des trois personnes. C’était Dieu qui commandait, mais le Fils, en tant qu’agneau comme immolé dès l’origine du monde, accepta le sacrifice. “Agnus tanquam occisus ab origine mundi”. Qu’est-ce à dire? - Cet agneau ne fut pas immolé, mais comme immolé dès le commencement, c’est-à-dire que le Fils qui est éternel, voulant

s'unir personnellement à un homme pour sauver les hommes, accepta, au nom de la volonté humaine à laquelle il voulait s'unir, le décret de la Trinité. Comme Dieu, le Fils ne commande pas moins que le Père et le Saint-Esprit: comme homme futur, "homo futurus" selon l'expression de Tertullien, le Fils accepte, se soumet, obéit. En ce sens, le premier acte d'obéissance s'accomplit comme au sein de la Trinité elle-même, dès l'origine des temps, et c'est sur cet acte d'obéissance, de tous mille et mille fois le plus parfait, que repose le salut du genre humain". (E.S. pages 542-543)

Déjà, dans un sermon de l'Avent, en 1839 ou 1840, le Père s'était exprimé d'une façon encore plus crue: "Si j'adore l'humanité de Notre-Seigneur à cause de son union avec la divinité, je dois adorer l'obéissance d'un Homme-Dieu. Cet obéissant est un Dieu, un Dieu obéissant! Voilà ce qu'il a fallu pour effacer la révolte du péché. Ne me demandez pas comment Dieu peut obéir à un Dieu afin de réparer la désobéissance de l'homme; il y a des mystères que la pensée humaine ne sondera jamais, des mystères qui, à cause de leur obscurité même, nous donnent une idée très haute de l'obéissance du Sauveur à la loi de son Père. Ce que je puis dire, c'est que je vois comme trois moments d'obéissance: le premier, où le Fils de Dieu accepte le décret de son Père; le second, où l'humanité du Sauveur correspond à sa prédestination alors que la divinité s'unit à l'humanité dans le sein de Marie; le troisième, enfin, lorsque la volonté divine et la volonté humaine, unies en une seule personne, ne font qu'un seul acte d'acceptation".

Dans la retraite, prêchée en 1871 aux Religieuses de l'Assomption, on retrouve une instruction étonnante qui, avec de nécessaires explications, manifeste la pensée profonde de notre Père et nous permet de comprendre jusqu'où il a perçu lui-même l'excellence de l'obéissance, en la contemplant en Notre-Seigneur: venu pour nous sauver, il a pris toutes les vertus, sauf la foi et l'espérance (il avait la vision béatifique et la possession de Dieu), mais c'est par un acte d'obéissance qu'il a voulu commencer sa mission rédemptrice. Par cet acte de totale dépendance à l'égard du Père, il a voulu se manifester comme le Fils de Dieu, ce qu'il est en réalité. Et, par cet acte, c'est toute la création qu'il ramène à la gloire, à la louange de Dieu le Père, lequel fait entendre cette parole: "Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances". L'homme, par orgueil, a voulu s'égaliser à Dieu: "Vous serez semblables à Dieu" lui a dit le serpent. Venu en ce monde, Notre-Seigneur n'a pas voulu rechercher l'égalité avec son Père; il a pris la forme de l'esclave et s'est fait obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix. Cet exemple que le Père d'Alzon a toujours eu devant les yeux, lui a inspiré cette grande idée de la vertu d'obéissance.

* * *

Dans le Directoire, l'obéissance nous est présentée à la lumière de la foi. Sans doute ne faut-il pas mettre trop de rigidité dans l'appropriation des vertus morales aux vertus théologiques. Ainsi on a dit que l'obéissance se réfère à la charité: "Aimer et obéir, c'est là tout le religieux" (E.S. p. 544). Elle est aussi en rapport avec l'espérance: dans l'attente de notre béatitude, il n'est pas de moyen plus assuré d'arriver au ciel que le chemin de l'obéissance qui nous garantit le secours de la grâce divine. Mais le Père d'Alzon insiste surtout sur la foi: c'est d'elle que naît l'obéissance. A sa lumière, nous apparaissions vraiment devant Dieu comme ses serviteurs, comme ses enfants.

Comme ses serviteurs: le bon Dieu a voulu nous inculquer cette vérité qu'il est le Maître, le Seigneur, et que toutes les créatures doivent lui obéir. Quand il introduit Adam dans le Paradis terrestre, il lui demande de ne pas manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Adam pouvait dire:

“Pourquoi me le défends-tu? Si cet arbre est mauvais, que fait-il au Paradis terrestre? S’il est bon, pourquoi me défendre de manger de son fruit?” Et le Seigneur de répondre: “Parce que je suis le Maître et qu’il n’est rien de plus essentiel que de comprendre que tu es sous la dépendance de ton Créateur”. Dans le monde matériel, toutes les créatures lui obéissent. Il appelle, et voici que les étoiles répondent avec joie à la voix de celui qui les a créées! De l’œuvre de la création, il dégage la Loi; il la donne à Moïse pour son peuple. La chose essentielle demandée à celui-ci, c’est d’obéir aux commandements donnés sur le Mont Sinaï.

Comme ses enfants: dans le Nouveau Testament, Dieu nous apparaît non seulement comme le Maître, mais comme le Père. Nous devons lui obéir comme ses enfants, et l’obéissance devient plus douce, mais aussi plus stricte. Comme le Fils de Dieu, porté dans le sein du Père, nous le sommes par la grâce et devons vivre dans une dépendance absolue. A cette fin, nous avons besoin d’être instruits, dirigés, commandés, corrigés (E.S. p. 532). Nous nous montrerons alors de vrais enfants de Dieu et, le connaissant comme notre Père, le révélerons au monde: c’est là l’œuvre de l’obéissance.

* * *

La foi est infaillible, c’est son privilège: Dieu ne nous trompe pas, et nous ne nous trompons pas en adhérant à Dieu. L’obéissance, qui naît de la foi, est infaillible elle aussi. Nos supérieurs peuvent se tromper, mais nous, en leur obéissant, nous ne nous trompons point, sachant que nous faisons la volonté de notre Père qui est dans les cieux. Exceptons le cas, rarissime, où nous serait demandé un péché.

Par la foi, nous adhérons à toutes les vérités qui nous sont révélées par Dieu, mais reçues par l’entremise de l’Eglise. De même, dans l’obéissance, nous soumettons notre volonté à l’autorité de Dieu, mais par l’entremise de nos supérieurs. Et de même que nous adhérons aux vérités révélées, non parce qu’elles nous agréent, mais parce que proposées par Dieu (c’est le seul motif de notre foi), de même, dans l’obéissance, nous recevons des ordres et nous nous appliquons à les exécuter, non parce qu’ils nous plaisent ou répondent à notre conception personnelle, mais parce qu’ils émanent de l’autorité de nos supérieurs, seul motif de notre docilité. Dans l’ordre de la foi, nous n’avons pas à choisir entre vérités et vérités - ce qui est le propre de l’hérésie - de même nous ne pouvons, à notre gré, faire de différence entre les ordres donnés, attachant de l’importance aux uns, laissant de côté les autres comme négligeables.

Il faut nous prémunir contre le danger de rationaliser, d’humaniser notre obéissance. Frère X... reçoit un ordre. “Pourquoi, se dit-il, le supérieur me donne-t-il cet ordre? A moi et non au Frère Y...? - Pour quel motif? Ah! je vois, le Père provincial arrive bientôt, et le supérieur veut que la maison soit bien tenue et qu’on lui en fasse compliment...” Ainsi l’on rationalise, l’on ramène les intentions des supérieurs à des points de vue purement humains. Certes, de leur part, il ne doit pas en être ainsi, mais cela ne nous regarde pas; c’est affaire de conscience entre eux et le bon Dieu. Une seule chose nous importe: l’ordre vient-il de nos supérieurs légitimes? Si ce qu’ils commandent n’est pas péché, nous n’avons qu’à obéir, d’une obéissance aveugle, dit saint Ignace.

Aveugle?... et pourtant clairvoyante! A l’exemple des saints Docteurs qui ont fixé sur les grandes vérités révélées toute l’acuité de leur intelligence pour les accueillir avec l’adhésion la plus parfaite de leur jugement, ainsi devons-nous, à l’égard des ordres qui nous sont donnés, savoir écouter, bien comprendre, voir exactement ce qui nous est demandé, pour pouvoir l’exécuter correctement. Notre

jugement peut être différent. Allons-nous pour cela faire en sorte que vienne l'échec, afin de conclure: "Je l'avais bien dit: ça ne pouvait pas réussir"?

Le succès n'est pas toujours assuré, certes. Regardons Notre-Seigneur sur la croix: humainement parlant, l'échec est complet! C'est pourtant à ce moment-là qu'il réussit le mieux! Il faut avoir foi en Dieu et mettre toute son intelligence, toute sa volonté pour comprendre et exécuter l'ordre donné. On a parlé des yeux de la foi: il y a aussi ceux de l'intelligence. Un religieux qui pratique cette vertu comprend d'instinct son devoir. Il a des initiatives, mais les fait sanctionner par l'autorité. Il agit en toute simplicité filiale à l'égard de ses supérieurs. Et ceux-ci doivent avoir assez de condescendance pour accepter certaines lumières qui viennent de leurs inférieurs, de ceux particulièrement dont la vertu leur permet de voir d'une façon plus parfaite la volonté de Dieu.

L'obéissance est, dans notre vie, manifestation de la foi, d'une foi vraie, pratique. En effet, les vertus théologales restent cachées: savons-nous si nous adhérons aux vérités révélées pour ce motif que c'est Dieu qui les révèle? Cela dépasse notre expérience. Mais voici que la foi fait naître en nous les vertus infuses, spécialement l'humilité, l'obéissance. Si nous sommes humbles, nous nous tenons petits devant Dieu, petits devant nos frères par notre serviabilité. Si nous obéissons de la manière sus-dite, nous pouvons être assurés que la foi est vraiment vivante en nous. La vérité révélée à laquelle nous adhérons est d'autant mieux comprise, assimilée, que nous nous efforçons de l'accomplir, de vivre ainsi dans la dépendance la plus absolue de notre Père du ciel.

* * *

Comme nous l'avons déjà signalé en parlant de l'humilité, Notre-Seigneur n'a pas la foi, mais il est notre modèle dans l'obéissance. Jouissant de la vision béatifique, il voit en Dieu son Maître, son Seigneur; il est en dépendance absolue à l'égard de son Père. Toute sa vie se déroule ainsi de façon manifeste: dès son avènement dans ce monde, le premier mot qui jaillit de son cœur est celui-ci: "Mon Père, c'est de moi qu'il est écrit dans la Loi: je viens pour faire votre volonté". Et sa première parole rapportée dans l'Évangile. "Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père?" Dans sa vie privée, à Nazareth, il est soumis à ses parents, car il voit son Père en Joseph et Marie. Durant sa vie publique: "Ce que le Père m'a enseigné, je le dis... Je fais toujours ce qui lui plaît". Il termine sa carrière par l'acte le plus sublime d'obéissance en mourant pour nous sur la croix. Il est en totale référence à son Père!

Toute la vie de la très sainte Vierge Marie est l'illustration de sa réponse à l'ange Gabriel: "Je suis la servante du Seigneur". Et ses derniers mots que nous transmet l'Évangile, et qui jaillissent de son cœur maternel, sont une invitation à l'obéissance: "Faites tout ce qu'il vous dira"!

Demandons-nous enfin ce que l'Eglise attend de ses apôtres. Nous formons une milice. Si, dans l'ordre humain, la discipline est la force de l'armée, à plus forte raison dans l'ordre surnaturel! Nous voulons faire advenir dans le monde le Règne de Dieu, mais ce que doit être celui-ci et comment il doit advenir, nous ne le savons pas. Cela doit nous être communiqué par Dieu, et par l'intermédiaire de ceux qu'il a choisis pour nous faire connaître ses volontés.

Appliquons-nous à mieux connaître la pensée du Père du Père d'Alzon sur l'excellence de l'obéissance, cette vertu spécifique du religieux qui doit faire éclater notre caractère filial dans l'ordre

de la foi. Par-là, nous rendons nos hommages d'adoration et de louange à Dieu le Père qui nous a appelés dans son admirable lumière.

VIII – L’OBEISSANCE A LA REGLE

Au début du chapitre consacré à ce sujet dans le Directoire, le Père d'Alzon distingue “le corps de la Règle et l'esprit de la Règle”.

Autrefois, par l'intermédiaire de Moïse, Dieu avait donné une Loi à son peuple, et celui-ci en avait surtout retenu la lettre. Alors, au cours des âges, il lui envoya des prophètes pour lui rappeler qu'outre la lettre, il y a l'esprit: “Circoncisez-vous pour Yahvé, ôtez le prépuce de votre cœur; autrement ma colère jaillira comme un feu, elle brûlera sans que personne éteigne, à cause de la malice de vos actions”. (Jr. 4,4) - Notre-Seigneur est venu, non pas pour supprimer la Loi, pas même un iota, mais pour la parfaire. Et il s'est élevé avec vigueur contre une interprétation trop littérale des commandements divins, disant aux pharisiens: “Vous purifiez l'extérieur de la coupe et de l'écuelle, mais l'intérieur est rempli de rapine et d'intempérance!... purifiez d'abord l'intérieur. (Mt. 23, 25). Saint Paul le redit en cette expression très vive: “La lettre tue, l'esprit vivifie”.

Appliquons-nous à dégager l'excellence de notre Règle. Le corps de celle-ci comprend tout d'abord les commandements de Dieu, la pratique des trois vertus théologiques et, comme religieux, celle des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. En examinant les observances de notre Règle, nous verrons qu'elle nous atteint jusque dans les moindres détails de notre vie. “Cherchez une action qui ne tomberait pas sous son emprise, disait le Père d'Alzon, vous n'en trouverez pas!”

Elle nous fait diriger toute notre vie vers Dieu. Si nous la considérons dans son esprit, nous voyons qu'elle n'a d'autre but que de nous présenter l'idéal évangélique: “Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait” nous dit Jésus, et saint Paul d'ajouter: “Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ”. Ainsi donc, notre première règle, c'est l'Evangile, c'est l'imitation de Notre-Seigneur. Durant toute sa vie, il s'est conformé à une règle: celle inscrite dans les livres de l'Ancien Testament, car les prophètes avaient prévu tout ce qu'il devait accomplir sur la terre, et ce, jusque sur la croix où nous le voyons ne consentir à mourir qu'après avoir accompli ce qui lui était prescrit: quand tout a été consommé, il remit son âme entre les mains de son Père. Sa vie est le livre vivant qui doit guider toute la conduite du religieux.

L'idéal évangélique est évidemment très vaste et dépasse toutes nos petites ambitions personnelles. Nous sommes de pauvres êtres limités. Nous ne pouvons imiter notre Maître en tout, dans les diverses manifestations de sa vie cachée, apostolique, priante... C'est pourquoi chaque règle propose cette imitation sous un jour particulier. A nous, le but est clairement indiqué: faire advenir le Règne de Dieu en notre âme et dans l'âme de nos frères, selon cette devise empruntée au Pater: “Adveniat Regnum tuum”.

Ce qui a permis au Père d'Alzon de dégager l'esprit de notre Règle, ce peut être une expérience personnelle, proche de celle, plus universelle, que décrit saint Paul dans l'Épître aux Romains: Dieu a donné une Loi au peuple juif; or celui-ci n'est pas plus parfait que le monde qui l'entoure. Après avoir brossé un tableau très noir de la corruption des païens et évoqué la conduite des juifs, Paul constate que tous sont sous l'emprise du péché. La Loi n'a fait que manifester leur impuissance, leur faiblesse. Elle n'avait d'autre but, dit saint Augustin, que de les engager à aspirer vers leur libérateur: “Qui me délivrera de ce corps de péché?” Comment y parvenir, si ce n'est par la grâce, par l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ? - Ainsi en est-il du but que nous poursuivons, l'avènement du Royaume. Toutes les épreuves que le Père d'Alzon a connues, ses impuissances, sa Congrégation chancelante,

sa santé très précaire, et bien d'autres difficultés l'ont confirmé dans cette conviction que la recherche de ce but demande beaucoup d'amour, de ce triple amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, sa mère, et de l'Eglise, son épouse, qui exprime l'esprit même de l'Assomption. A l'exemple de notre fondateur, ayons le souci de mettre dans notre vie, dans notre activité, ce même esprit, ce souffle, cette énergie d'amour!

* * *

En l'étudiant dans son corps et dans son esprit, nous avons pu apprécier l'excellence de notre Règle. Des considérations extrinsèques la confirment. Et d'abord, l'approbation de l'Eglise. Celle-ci nous dit en quelque sorte: la Règle que vous m'avez présentée est vraiment conforme à l'idéal évangélique. Suivez-la et vous êtes sûrs d'arriver à la sainteté. Notons aussi que nos Constitutions nous font cheminer selon la Règle de saint Augustin, l'une des quatre qui, avec celles de saint Basile, saint Benoît et saint François, ont reçu de l'Eglise une approbation plus solennelle. Dominicains, Prémontrés, Chanoines réguliers et Ermites de saint Augustin, ainsi que toutes les Congrégations modernes suivent la même Règle. En elle, ayons une entière confiance, en même temps qu'une dévotion spéciale au saint Docteur qui l'a écrite.

En approuvant nos Constitutions, c'est la pensée même de notre fondation que l'Eglise reconnaît, telle qu'elle a été inspirée à notre fondateur. Il y a, en effet, un charisme de création. De même que, dans l'Ancien Testament, les prophètes ramenaient le peuple de Dieu à la pratique de la Loi selon la lettre et selon l'esprit, de même, dans l'Eglise, on voit les fondateurs projeter une lumière spéciale sur la lettre et l'esprit de l'Evangile. C'est à leur charisme que nous renvoyent les papes: Pie XI a exhorté les religieux à revenir à la source de leur fondation, à avoir une grande vénération pour leur fondateur, leur pensée telle qu'elle a été approuvée. Pie XII est revenu sur ce point à l'occasion de Congrès sur les états de perfection qui se sont tenus à Rome au cours de l'Année sainte et en octobre 1957, disant qu'il faut toujours recourir à la pensée du fondateur. C'est à des supérieurs majeurs qu'il s'adressait, les mettant en garde contre des adaptations, requises certes, pour un monde et un apostolat modernes, mais qui porteraient atteinte, si l'on n'y prenait garde, à l'esprit de la fondation. C'est donc avec une très grande discrétion qu'il faut procéder à des modifications en cette matière.

A l'Assomption, c'est évidemment le Père d'Alzon qui a eu ce charisme pour nous apprendre la manière de vivre notre vie évangélique et apostolique. Mais à côté de lui, ses premiers religieux doivent retenir aussi notre attention. N'ont-ils pas été, lors des chapitres généraux, ses collaborateurs dans l'élaboration des Constitutions? Parce qu'ils ont vécu dans cette atmosphère de charisme de fondation, qu'ils ont eu foi en l'œuvre au milieu de toutes les épreuves que connut la Congrégation, surtout en sa première décennie de 1850-1860, les Pères François Picard, Hippolyte Saugrain, Victorin Galabert, Vincent de Paul Bailly... méritent notre vénération. Quelques-uns d'entre eux sont d'ailleurs proposés, avec le Père d'Alzon, aux honneurs de la béatification.

* * *

Après ces considérations sur la Règle, son corps, son esprit, envisageons les diverses façons dont elle peut être observée. Il est des religieux qui ne la pratiquent, ni selon la lettre, ni selon l'esprit. Extérieurement, ils accomplissent encore des actes parce qu'ils ne peuvent faire autrement, mais

intérieurement ils sont déjà apostats. Leur présence au cœur des communautés constitue un danger pour les faibles, naturellement enclins à suivre les mauvais exemples. Leur vie est un scandale qui rend plus ou moins stérile l'œuvre de leurs frères. Peu à peu ils en arrivent à ce dégoût complet de la vie religieuse qui les fait apostasier. Que ces chutes lamentables nous soient un avertissement!

D'autres religieux pratiquent la Règle selon l'esprit, moins selon la lettre. Gardant leur idéal, ils aiment Notre-Seigneur, veulent le suivre et l'imiter, fidèles à leurs vœux, nonobstant quelques petites failles comme en toute vie. Quant aux observances, ils en prennent et ils en laissent, jugeant les unes primordiales, les autres insignifiantes. Façon de voir qui n'est pas sans danger: celui de trouver facilement des excuses pour s'en dispenser. Certes, comme le rappelait récemment le pape à des contemplatives, la loi est faite pour l'homme et non pas l'homme pour la loi. Il y a donc des dispensés légitimes, mais c'est par l'obéissance que nous trouverons la véritable liberté religieuse. Pratiquons la lettre autant que nous le pouvons si nous ne voulons pas donner à notre vie un caractère capricieux!

Une tendance inverse consiste à pratiquer la Règle selon la lettre et non pas selon l'esprit, à garder des observances extérieures qui ne produisent aucun fruit de générosité, d'amour, de serviabilité. Un certain pharisaïsme marque ces religieux: ils se croient supérieurs aux autres parce que fidèles aux moindres points du règlement et seraient tentés de dire: "Mon Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le Frère un tel..." Ceux-là vont puiser l'orgueil dans l'exercice de la Règle, alors que celle-ci aurait dû les tenir dans l'humilité.

Au début du chapitre sur la Règle, le Père d'Alzon a insisté sur la distinction entre le corps et l'esprit. Cela doit nous inciter à ne négliger ni l'un ni l'autre. Toutes les prescriptions émanent de la même autorité divine. Nous pouvons, à leur sujet, oser la comparaison suivante: de même qu'il y a de grandes et petites hosties, voire des parcelles, toutes contenant la présence eucharistique, de même il y a des observances majeures, mineures ou plus petites, toutes exprimant cependant la volonté de Dieu que nous devons respecter. Pratiquons donc la Règle selon la lettre, mais veillons surtout à l'esprit qui nous engage à tendre constamment à un plus grand amour de Notre-Seigneur, de la très sainte Vierge et de l'Eglise. Cet esprit, notre Directoire nous le rappelle, plus ou moins explicitement, en toutes ses pages, jusqu'au dernier chapitre intitulé "De la vie intérieure". Réfléchissons toujours à l'excellence de notre Règle, afin de l'aimer et de la pratiquer en religieux fidèles à l'enseignement du Père d'Alzon.

IX – L'ESPERANCE

Le Père d'Alzon, nous l'avons vu, a approprié les vertus théologiques quand il se plaçait à la lumière des trois personnes divines. Ainsi la foi nous est apparue comme un hommage à l'autorité de Dieu le Père. De même nous pouvons voir en la vertu d'espérance un hommage au Verbe de Dieu en qui sont cachés tous les trésors de sagesse et de science, en qui nous sommes établis héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ. A la lumière du triple Amour, le Père mettait la foi en rapport avec l'amour de Notre-Seigneur, auteur et consommateur de celle-ci. Il place l'espérance en référence à la très sainte Vierge Marie. Celle-ci en effet, dès son apparition sur terre, dans tout l'éclat de sa conception immaculée, est l'aurore qui luit sur le monde. Dans le mystère qui nous est cher, celui de son assomption glorieuse, nous voyons ce à quoi nous sommes appelés. D'abord réalisée en Marie, l'espérance peut prendre en nous toute son amplitude, sa parfaite dilatation.

La foi, nous disait encore le Père d'Alzon, nous introduit dans le monde spirituel. C'est par l'espérance que nous y progressons, et ce, d'une manière un peu paradoxale: par le moyen des épreuves. L'ayant expérimenté lui-même lorsqu'il écrit ce chapitre du Directoire (emprunté aux Constitutions primitives), le Père nous montre l'avantage de celles-ci qui suscitent en nous la pauvreté, l'humilité, la prière.

- La pauvreté: il était riche... en espérance, et il avait déjà mordu à belles dents dans l'héritage qu'il attendait de ses parents. Le "martyre des écus" fut à l'origine, avec son surmenage intellectuel, de la grande crise de sa santé dans les années 1851-58.

- L'humilité: jamais il n'a connu si profonde humiliation qu'en ce temps où il prévoyait la fermeture éventuelle de collège de Nîmes qui avait fait sa renommée, non seulement dans le Midi de la France, mais aussi dans tout le pays et même au-delà, dans l'Eglise.

- La prière: en ces mêmes pénibles années où il ne pouvait se livrer aux activités antérieures, le Père s'est recueilli dans une vie de prière plus profonde, plus intime. On peut dire que les épreuves de cette décennie ont eu pour lui - mais aussi pour nous, devenus ses fils - une importance capitale. Parce qu'il a tenu l'espérance, il a progressé spirituellement.

* * *

Nous-mêmes devons-nous nous attendre à des épreuves. Peut-être en avons-nous déjà fait l'expérience? Au début, c'était très beau: en lisant les vies de saints, les grands auteurs spirituels, on se croit déjà au sommet de la sainteté, on joue à la sainteté! Tels des enfants de Dieu! Mais le jeu fera place à la réalité et, passée la première période, on se retrouve à peu près comme avant: on pensait n'avoir plus à lutter contre ses défauts, et voici qu'on les sent toujours là! Il faut s'écorcher à vif pour faire mourir le vieil homme! Qui n'a connu cette cruelle épreuve?

Entré dans une communauté, on pensait, au début, n'avoir à faire qu'à des saints. Viennent ensuite certaines petites désillusions. Nous risquons alors de nous figurer avoir fait un trop beau rêve, et croire que l'on ne peut atteindre la perfection. Le mal s'étale, le bien se cache, et peut venir un sentiment de découragement. "Seigneur, laissez-moi mourir, disait Elie venu à l'Horeb, je ne suis pas

meilleur que les autres! - "Tu te crois seul, répondra le Seigneur; il y en a sept mille qui n'ont pas courbé le front devant les Baals!" Nous ne sommes pas seuls, ne perdons pas confiance!

Les épreuves viennent aussi de l'exercice de l'apostolat. Jeune prêtre, on pensait conquérir le monde, mais on s'aperçoit qu'il n'en est pas ainsi, et qu'on peut aller vers des échecs. Pour le Père d'Alzon, épreuves et sacrifices sont des lettres de créance des véritables envoyés de Dieu!

Et puis, il y a le démon; nous avons à lutter, "non pas contre la chair et le sang, mais contre les puissances des ténèbres, les maîtres de ce monde". Il ne faut pas s'étonner si Satan attaque très spécialement le religieux, le prêtre, car il sait bien que sa chute entraînera dans sa suite une foule d'âmes.

"Dieu, nous dit le Père d'Alzon, nous a promis la persécution en même temps que la victoire". Le P. Picard, étonné de cette expression, a noté au crayon: "On devrait mettre: "Dieu nous a promis la victoire". Or Dieu ne nous a pas promis la victoire directement, mais par le moyen des épreuves. Ainsi en a-t-il été pour son divin Fils: il doit en être de même pour les serviteurs du Maître. (cf. Jean, 16, 30).

Au milieu de toutes les tribulations, il faut remercier Dieu: "In omnibus gratias agentes". Elles sont les marques de la bénédiction divine, et leur acceptation nous fait progresser vers la perfection. Ainsi devons-nous ne vouloir que la gloire de Dieu, et ce qui va concourir à celle-ci. On peut certes demander l'affranchissement de nos épreuves dans la mesure où cela peut contribuer à l'avènement du Royaume et nous permettre d'y mieux travailler, nous abandonnant totalement à la volonté divine. "Que sont nos épreuves en comparaison de celles qu'a souffertes N.S. Jésus-Christ..., nos propres peines en face de celles qu'il a lui-même subies et auxquelles tous les jours est exposée l'Eglise, sa céleste épouse?" écrivait le Père d'Alzon à l'époque où se préparait l'assaut contre les Etats pontificaux.

Ayons aussi devant les yeux l'exemple de la très sainte Vierge qui a connu les épreuves de la foi. Sur la parole de l'ange, elle croit que l'enfant qui palpète en son sein est le Fils de Dieu. Or, la voici, obligée de le déposer dans une crèche..., de fuir en Egypte..., enfin de le voir crucifié entre deux larrons sur le Calvaire! Au milieu de ces souffrances inouïes, Marie ne s'est pas découragée: elle reste fermement attachée à Dieu, confiante en ses promesses, car il est Vérité.

Le temps des épreuves est un grand moment, celui de notre progrès. De la période des commencements, il nous fait passer à celle de la vie illuminative, où les vertus vont connaître un premier déploiement. Cette lumière apparaît dans la nuit- Et nox sicut dies illuminabitur - et nous fait entrer en cette voie où se révèlent les richesses de N.S. Jésus-Christ, richesses de science et de sagesse.

* * *

L'espérance est une vertu théologale; comme telle, nous devons y apporter une grande importance. Par elle, nous attendons le ciel. Au cours de la messe, nous demandons à Dieu d'avoir part à la gloire de ses bienheureux apôtres, martyrs, et de tous les saints. Ce désir du ciel doit illuminer notre vie. Quel mal peuvent faire certains spirituels qui, par une fausse conception du désintéressement et du pur amour, nous demandent de ne pas regarder le ciel, de ne pas considérer ce bonheur promis par Dieu! Sans doute, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avouait ne pouvoir dire du fond du cœur le

“propter retributionem” du psaume 118, parce que, consciente de sa petitesse, elle estimait n'avoir aucun droit à la récompense. Mais c'est dans le désir même du ciel, attisé par une lecture pieuse, qu'elle s'est engagée dans la voie pénible du Carmel.

Aux yeux des communistes, les martyrs chrétiens ne valent pas les leurs parce qu'ils attendent une autre vie, ce qui leur paraît un marchandage. En fait, ces derniers, ce n'est pas à Dieu qu'ils font le sacrifice de ce monde: ils meurent pour un mythe, celui du paradis sur terre, tandis que les chrétiens font à Dieu seul le sacrifice de ce monde et de toutes les richesses et plaisirs qu'on y peut trouver. Ayons donc le désir du ciel. Cela nous donnera courage en cette “vallée de larmes”. Alors nous traverserons les épreuves d'un pas allègre, illuminés par cette lumière, le ciel qui vient vers nous, pour nous faire entrer en la possession de Dieu, en la plénitude de l'être, et jouir de la beauté infinie et du bonheur sans limite. Notre père saint Augustin en parlait avec une telle flamme à ses auditeurs d'Hippone qu'il soulevait leurs applaudissements. “Ce n'est pas la peine que je continue, leur disait-il alors, vous m'avez compris !”

* * *

Nous attendons le ciel, mais aussi la grâce de Dieu qui doit soutenir notre marche. Don tout à fait gratuit de Celui qui nous en a fait la promesse. Il ne répond pas à nos mérites, il se répond à lui-même! Il peut nous ressusciter du plus profond de l'abîme de notre péché. Cette grâce, Jésus-Christ nous l'a acquise au prix de son précieux sang; elle nous est communiquée par l'Esprit-Saint, donnée à l'Eglise et à nous, ses membres. Ainsi pouvons-nous faire un excellent acte d'espérance en redisant notre Credo: “Je crois en Dieu tout-puissant; je crois en Jésus-Christ, son Fils unique qui est mort pour moi; je crois en l'Esprit-Saint qui m'a été donné”. Où puiser plus grande confiance, sinon en les trois personnes divines?

Gardons-nous de la présomption, celle par exemple de certains religieux qui se jettent dans telle ou telle forme d'apostolat, mais en dehors de l'obéissance. Ils ne peuvent pas être soutenus par la grâce et aboutiront à un échec, car “Sans moi, dit Notre-Seigneur, vous ne pouvez rien faire !”

Mais si, sans lui, on ne peut rien, on peut tout avec sa grâce. Nous devons donc ne nous décourager jamais. Si la tentation nous en vient, cela peut venir du fait que nous avons mis notre espérance, non pas vraiment sur Dieu, mais sur notre bonne volonté, sur tels moyens humains. Il ne faut pas partir de soi, mais uniquement de Dieu. En mettant toute sa confiance en lui, on est greffé à la source même de la grâce. Alors, plus de raison de se décourager: “Je puis tout, dit saint Paul, en celui qui me reconforte”.

Ayons le souci de cultiver la vertu d'espérance. On insiste beaucoup sur la foi, sur la charité, avec raison certes, mais capitale est aussi la seconde vertu théologique, irremplaçable son rôle. La foi nous a élevés à l'ordre surnaturel, la charité nous porte à l'action car “la foi, dit saint Paul, agit par la charité”. L'espérance va tendre notre énergie, nous donner la persévérance par laquelle sera couronnée notre perfection. Dans une oraison liturgique, l'Eglise nous fait demander au Seigneur d'augmenter en nous la foi, l'espérance et la charité. Avec ferveur, faisons nôtre cette prière afin que grandissent en chacun de nous ces trois vertus et que, par elles, comme le demande le Père d'Alzon, notre vie soit vraiment ancrée sur Dieu.

X - LA PRIERE

Dans une lettre qu'il adressait en 1865 au Père Vincent de Paul Bailly, le Père d'Alzon lui contait avec humour le petit fait suivant: "Figurez-vous que le Père Picard me révèle l'importance de la prière dans les temps modernes! Avez-vous lu Baruch? - Baruch existait bien avant La Fontaine qui croyait l'avoir découvert! Vraiment j'avais besoin que le P. Picard me révèle l'importance de la prière!" Evidemment, point n'était besoin de ce rappel! Soucieux, toute son existence, de mener une vie d'intimité, de recueillement en présence de Dieu, notre fondateur eut aussi le constant souci d'éveiller et de maintenir cet esprit de prière dans les familles religieuses confiées à sa sollicitude et, pour aider à la sainteté, assurer la fécondité de leur apostolat, de susciter des âmes spécialement adonnées à la prière. C'est ainsi qu'il fonda les Adoratrices du Saint-Sacrement, en lesquelles on peut voir comme un premier germe des Orantes de l'Assomption.

Dans le Directoire, c'est sous l'éclairage de la vertu théologique d'espérance que nous est présentée la prière. Celle-ci est rencontre de notre misère avec la toute-puissance de notre Père du ciel. Créatures tirées du néant, et pêcheuses, nous sommes devant Dieu comme des "mendiants de Dieu à Dieu" dit saint Augustin. Nous avons besoin d'une grâce éminemment plus puissante que celle d'Adam, et qui, venant nous chercher jusque dans les abîmes de notre péché, nous relève et nous conduit jusqu'à l'intimité avec Dieu.

"Sans moi vous ne pouvez rien faire". Commentant cette parole de Notre-Seigneur, saint Augustin insiste sur ce mot "nihil". Il n'est pas dit que nous pouvons faire quelque chose, un petit peu, un commencement: nous ne pouvons rien faire sans la grâce. Or Dieu ne donne celle-ci qu'à la prière. Certes, c'est lui qui nous y dispose, nous y invite, et nous soutiendra, mais il ne donnera suite à ses libéralités que si nous les lui demandons. Assurément, il pourrait nous faire don de toutes ses grâces, y compris le ciel, immédiatement, comme un héritage. Mais il veut respecter notre liberté, notre dignité de créature raisonnable; il ne nous appellera à jouir de son bonheur que si vraiment nous le voulons et manifestons cette volonté en nous comportant dès ici-bas comme ses enfants. A cette fin, il nous faut recourir à l'auteur de toute grâce par la prière.

Cette dernière est toujours à notre disposition, à celle de tous, mais particulièrement de ceux sur le front desquels a coulé l'eau sainte du baptême. Par lui, nous avons été instruits, re-formés, comme nous le disons avant le Pater de la messe: "divina institutione formati". Enfants de Dieu, nous pouvons toujours recourir à notre Père. Serions-nous des enfants prodiges, plongés dans des abîmes de péché et d'ingratitude, il nous suffit d'imiter l'enfant prodigue et de dire: "Je me lèverai, j'irai à mon père, je lui dirai: j'ai péché". Le Père nous ouvrira immédiatement ses bras; cela est sûr car il l'a promis, lui, le fidèle, le vrai: "Deus veritas est"!

Il est dit dans la sainte Ecriture que "la supplication du juste a beaucoup de puissance" (Jc. 5, 16). Les grands intercesseurs, tels Abraham, Elie et bien d'autres, sont-ils exaucés en raison de leurs mérites? Les ont-ils présentés à Dieu pour en obtenir, comme par un retour de justice, les grâces implorées? En fait, ayant reçu la grâce et su la mettre en pratique, ils présentent leurs mérites dans un esprit de reconnaissance et conscients de leur impuissance. La prière du juste s'adresse à la miséricorde de Dieu, voilà ce qui doit donner une entière confiance.

* * *

Dès le début de notre vie religieuse, nous recourons volontiers à notre Père en le priant comme ses enfants, dans la joie de découvrir sa paternité à notre égard. Dans la suite, les épreuves vont fondre sur nous, qu'elles viennent de notre communauté, de notre apostolat, voire du démon. Alors, que notre prière devienne plus intense et, soutenus par l'espérance, faisons-la monter jusqu'à Dieu. Expliquant le verset du psalmiste: "Que Dieu soit béni qui n'a pas enlevé de moi la prière", saint Augustin ajoute: "Parce qu'il n'a pas enlevé de ma bouche la prière, il n'a pas enlevé la miséricorde"!

Aussi longtemps que l'on prie, rien n'est perdu, tout peut encore être sauvé. Quelles que soient les épreuves, les difficultés rencontrées, il faut tenir. Que la prière jaillisse comme un cri du plus profond de notre cœur. Ainsi l'ont compris les saints; par elle ils ont attiré des grâces de plus en plus éminentes. "La prière, dit saint Augustin, va dilater notre cœur". Nous prions avec insistance, avec importunité, notre cœur s'élargissant pour recevoir la grâce.

Parfois nous nous plaignons que Dieu ne nous exauce pas. Sans doute prions-nous des lèvres, et non du fond du cœur? Nous demandons des grâces, mais ne tenant pas tellement à être exaucés. Notre désir n'est pas suffisamment vrai, profond. Ou bien Dieu nous fait attendre parce que nous ne savons pas profiter des grâces reçues? Normalement, une aide est apportée à celui qui travaille, non au paresseux!

Dieu nous fait attendre aussi parce que nous ne demandons pas ce qui nous convient. Certes, affirme saint Augustin, "une prière qui jaillit du fond du cœur est toujours exaucée", mais elle ne le sera pas tout à fait comme nous le voulons; Dieu agit comme un père en nous donnant ce qui nous est convenable et au moment où cela nous est convenable. Admirable pédagogie! Peu à peu, notre prière deviendra plus intérieure, portera non plus sur quantité d'objets, mais sur l'essentiel, ce dont nous avons besoin pour vivre en vrais enfants de Dieu.

Il y a un art de la prière que saint Thomas d'Aquin compare curieusement à celui du commandement, lequel exige de l'énergie, une volonté fortement exprimée. Ainsi priaient les saints qui disaient au Seigneur: "Je veux!". Saint Philippe de Néri y poussait ses pénitentes: "Allez dire à Dieu: Philippe veut que vous m'accordiez telle grâce; Philippe veut, Dieu est obligé de s'en tenir à la volonté de Philippe"!

Il faut prier avec une foi entière, sans hésiter, avec cet instinct d'enfant de Dieu que met en nous l'Esprit-Saint qui, dit saint Paul, s'adresse au Père avec des "gémissements inénarrables". Si elle monte vraiment du cœur pour aller à Dieu, notre prière se fond dans celle du Christ qui, sans cesse, intercède pour nous auprès du Père.

* * *

Apprenons donc cet art de la prière. Faisons en sorte que celle-ci occupe une place de premier plan dans notre vie. En effet, si nous voulons faire advenir le Royaume de Dieu en nous et autour de nous, ce qui est notre but, nous devons y parvenir par l'exercice des trois vertus théologiques dont nous avons précédemment souligné l'importance. Or ce sont des dons; il nous faut les demander dans la prière, comme nous y invite l'oraison liturgique déjà mentionnée.⁷

⁷Actuellement. oraison du 30ème dimanche du T O

Outre la foi, l'espérance et la charité, nous, religieux, devons pratiquer les conseils évangéliques de pauvreté, chasteté et obéissance. Il serait erroné de croire que nous en sommes capables par nos propres forces... Au temps de saint Augustin, il y avait, dans une grande famille romaine, une jeune fille, Démétride, qui voulait se consacrer à Dieu. Sa mère et sa grand-mère demandèrent à divers auteurs spirituels de l'époque d'envoyer des conseils à leur petite-fille. Parmi les lettres que Démétride reçut à cette occasion, il en est une qui venait d'un certain Pélage, grand ascète qui attirait les élites de la ville. Il félicitait la jeune fille de se donner à Dieu, disant qu'elle montrait toute la beauté de sa nature par le don qu'elle offrait à Dieu de ses qualités éminentes, fruit de ses efforts personnels. Cette lettre fit bondir d'indignation Augustin. La sainte Ecriture n'enseigne-t-elle pas que la virginité est un don de Dieu, et non quelque chose que nous trouvons dans notre nature? Démétride n'aurait donc pas besoin du Christ, de sa grâce, de telle sorte qu'il lui suffisait de se laisser aller à ses bons sentiments? A sa grand-mère, avec qui il avait déjà correspondu sur le sujet de la prière, saint Augustin adressa une nouvelle lettre, la suppliant de mettre sa petite-fille en garde contre une doctrine aussi erronée.

Lors de notre profession religieuse, nous nous sommes étendus sur le sol dans une attitude de prière fervente : nous demandions, en effet, à Dieu de nous accorder cette pauvreté, cette chasteté, cette obéissance que nous voulions lui promettre, et que nous ne pouvons lui offrir que s'il nous les donne. Pussions-nous nous souvenir que faire profession de vie religieuse exige notre prière quotidienne afin d'obtenir ces grâces dont nous avons besoin chaque jour: "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien". Dans un très beau livre sur la prière, saint Alphonse de Liguori écrit: "Qui prie se sauve; qui ne prie pas se damne". Cela vaut pour le religieux, le prêtre, le disciple du Père d'Alzon dont le but est de faire advenir le Royaume de Dieu. Quelle folle entreprise serait de croire qu'on y peut tendre avec ses seules forces personnelles! Il y faut la toute-puissance de Dieu. C'est pourquoi, dit le P. d'Alzon, "Notre première arme, c'est la prière".

Pour nous préparer à l'apostolat, il nous faut, certes, étudier, mais l'étude seule ne suffit pas; il y faut joindre la prière. Ensuite, dans l'exercice même de l'apostolat, souvenons-nous que nous sommes des envoyés de Dieu et, comme tels imitons les anges (ange veut dire envoyé) qui, au cours de leur mission, ne perdent pas la vue du Père qui est dans les cieux.

Gardons surtout devant les yeux l'exemple de N.S. Jésus-Christ. Dès sa venue en ce monde, il avait la plénitude des dons de Dieu. Dans l'évangile, on le voit prier constamment, spécialement avant d'entreprendre une action importante: choix de ses apôtres, institution de l'Eucharistie, et surtout au moment d'entrer dans la grande célébration de son sacrifice rédempteur. Cette prière, Jésus-Christ continue au ciel de la présenter pour nous. De même sa très sainte mère, après avoir mené sur terre une vie de recueillement en présence de Dieu, est celle qu'aujourd'hui nous appelons la toute-puissance suppliante.

Rappelons-nous ces grandes vérités: sans la grâce, nous ne pouvons rien faire - Dieu ne l'accorde qu'à celui qui prie. La grande grâce de notre rédemption, c'est par la prière que le Christ nous l'a obtenue, prière qu'il a offerte à son Père avec "tant de larmes et de gémissements", en particulier sur l'arbre de la croix! Unissons-nous à cette supplication de Jésus comme à celle de sa très sainte Mère.

XI - LA PAUVRETE

Le Père d'Alzon a compris très tôt l'importance de la pauvreté. Jeune, il écrit, dans une note intime qu'il intitule "Mon portrait", que "les biens de l'intelligence ne s'estiment qu'en proportion du mépris pour les biens de la chair" (E.S. , p. 743). En la vie de château qui était alors la sienne, il se félicite, rendant grâce à Dieu, d'une abondance de biens de la terre qui lui permet de se donner pleinement, sans souci de rendement, à la préparation de son avenir, qu'il veut consacrer à la défense de l'Eglise. Sa famille était très fortunée, ses ancêtres maternels ayant été fermiers généraux, c'est-à-dire percepteurs d'impôts. Des doutes ayant germé dans sa pensée sur la légitimité de cette fortune, le jeune d'Alzon, lors de son séjour à Rome, consultera des théologiens et décidera que, le jour où il pourra en disposer, il consacrera sa part de biens à des œuvres.

En sa jeunesse, il s'était mis à l'école de Félicité de La Mennais. Celui-ci tonnait contre le Concordat napoléonien qui assurait des rémunérations au clergé de France; il y voyait la source d'un asservissement de l'Eglise à l'Etat et, prophète, annonçait ce sursaut d'anticléricisme que l'on connut à la Révolution de juillet 1830. Emmanuel d'Alzon sut se dégager des séductions de ce génie, mais retint cette leçon que la pauvreté est nécessaire si l'on veut garder l'énergie, et surtout s'affranchir de toutes les puissances d'argent dans l'apostolat.

Jeune prêtre, dès son arrivée à Nîmes, il s'intéresse aux pauvres, ouvre des écoles populaires, des orphelinats, un refuge; il soutient les Dames de la Miséricorde dans leur service des miséreux; il relance la Conférence de St. Vincent de Paul tombée en veilleuse. Prenant en mains le Collège, où il reçoit l'élite de la population du Midi, il enseigne à ses jeunes gens les responsabilités chrétiennes de la fortune, leur fait connaître et visiter les pauvres.

Elaborant les Constitutions de sa Congrégation, Mère Marie-Eugénie consulte l'abbé d'Alzon: "Nous voulons, lui écrit-elle, nous tenir le plus possible à la vraie et réelle pauvreté..., base de notre Institut puisqu'elle seule est la gardienne de l'esprit de foi... et se confond avec cet esprit de dépouillement de nos idées propres pour n'avoir en toutes choses que le jugement de Jésus-Christ." Fallait-il prévoir des ressources pour l'Institut, ou ne compter que sur le travail? Ayant lu en saint Thomas d'Aquin que les biens de la terre sont la plaie de la vie religieuse, la fondatrice estimait que nous devons travailler pour vivre et, par le travail, pouvoir aussi faire de larges aumônes.

De ces échanges avec Mère Marie-Eugénie, le Père d'Alzon s'est inspiré en rédigeant les Constitutions de sa Congrégation. Il aurait voulu que celle-ci n'amasse pas de richesses, donne tout son superflu, et que ses religieux sachent se désapproprier de tous leurs biens. A cette fin, il eût souhaité qu'ils émettent des vœux solennels, et il écrivait au jeune François Picard que la pauvreté est une contestation contre les idées du monde. De fait, la France du XIX^e siècle a connu une grande prospérité matérielle, avec l'apogée d'une bourgeoisie anticléricale qui devait causer tant de malheurs à l'Eglise et au pays. Le Père pressentait cela, et voulait réagir en mettant sa Congrégation en garde contre l'esprit de cupidité et de lucre.

Quand il put, à la mort de sa mère, disposer de sa fortune, son premier geste fut de la mettre à la disposition du Souverain Pontife. Mais, alors qu'il songeait à se rendre à Jérusalem et y acheter le Cénacle, Pie IX l'orienta vers la mission bulgare où il contribuerait à la destruction de ce qu'on

appelait alors le schisme photien. Le Père aurait même voulu se débarrasser de ses biens fonciers, mais le Père Hippolyte Saugrain, économiste général, l'en dissuada: afin de soutenir Collège et œuvres de la Congrégation, il fallait faire valoir les terres... avec plus ou moins de succès, car au Vigan, la culture des vers à soie périclitait; à Lavagnac régnait le phylloxera. Riche sur le papier, le Père d'Alzon a été, en fait, toujours pauvre; il a dépensé sa fortune en aumônes et en œuvres diverses.

Personnellement, il a pratiqué la pauvreté religieuse: sa cellule, monacale, comportait une paillasse piquée, deux bancs et deux tréteaux, une table en bois blanc, et le reste à l'avenant, ce qui serait difficilement accepté aujourd'hui. Lors de la grande débâcle du Collège, répondant à Mlle Combiér qui lui demandait quels meubles il faudrait éventuellement sauver, il écrit: Est-ce qu'un religieux doit tenir à quelque chose, sinon à l'amour de Notre-Seigneur?"

* * *

Dans le Directoire, le Père d'Alzon présente la pauvreté à la lumière de l'espérance. Elle en est la contre-épreuve, dit-il ailleurs. Si l'on se détache peu des biens de la terre, c'est qu'on espère peu. Si l'on se détache plus, c'est qu'on espère davantage. Si l'on se détache beaucoup, c'est qu'on espère beaucoup et qu'on a misé sur les biens du ciel. Il est une pauvreté subie, non pas celle des misérables, mais de ceux qui, obligés de travailler pour vivre, attendent le salaire, quotidien ou mensuel. Ceux-là sont, plus ou moins consciemment, entre les mains de la Providence. Heureux ceux qui le comprennent: ils jouissent de la première béatitude!

Il est une pauvreté qui est voulue, mais non en vue du Royaume de Dieu. Elle ne manque pas de beauté. Saint Augustin admirait le consul Titius Valerius qui avait dépensé toute sa fortune en faveur de la République romaine. Celle-ci dut faire les frais de ses funérailles, car il n'avait rien laissé! Les moralistes anciens ont chanté l'excellence de la pauvreté qui excite au travail et forme les caractères, tandis que la richesse mène à la mollesse, à l'affadissement de ceux-ci.

Dans l'Ancien Testament, on ne peut dire que la pauvreté soit spécialement estimée. Témoin le psalmiste qui voit les impies gorgés de biens et interpelle le Seigneur. Les richesses ne sont-elles pas le signe de la bénédiction divine? - Non, elles ne sont qu'un songe, et ceux qui les possèdent vont se réveiller un jour de ce sommeil, de cette rêverie qu'est notre existence ici-bas. "Mon bien, c'est d'adhérer de tout cœur à mon Dieu", conclut le psalmiste!

C'est avec N.S. Jésus-Christ qu'apparaît la pauvreté chrétienne: sa naissance dans le dénuement de Bethléem; son enfance cachée et silencieuse jusqu'à l'heure de sa mission publique où il proclame la première Béatitude. Il est, pour ses disciples, deux manières de l'entendre. D'abord ceux qui renoncent de cœur aux biens de la terre, continuent à les posséder, à en user, mais se considèrent comme les dispensateurs de ces biens auprès des pauvres: mission qui les marque à l'image du Dieu de miséricorde. Trop souvent, hélas! pour nombre de chrétiens, ces richesses forment un écran, entretiennent l'orgueil, l'esprit de domination. - Il est une autre manière, littérale, de comprendre le conseil évangélique, qui est de renoncer à la propriété de ces biens terrestres pour ne s'occuper que de ceux du ciel. Là est le fondement de la vie religieuse dans la Règle de saint Augustin. Celui-ci insiste beaucoup sur cet exercice de la pauvreté de la part de religieux qui veulent vivre en esprit de concorde dans la communauté. C'est sous cet aspect qu'il décrivait à ses diocésains la manière de vivre de ses clercs dans le monastère Hippone: "Nous ne voulons rien posséder; Dieu seul est notre richesse." (cf. ses sermons 345-356)

* * *

Par le vœu de pauvreté, nous nous engageons à ne faire acte de propriété sur quoi que ce soit. Par la vertu correspondante, peuvent être concernés, non seulement les biens matériels, mais aussi les richesses spirituelles, lesquelles peuvent être source et aliment de l'orgueil. Celui-ci, dit encore le saint Docteur, s'embusque jusque dans nos bonnes œuvres, dans ce qui donne quelque éclat à notre vie. Ne nous approprions pas nos vertus, nos mérites; considérons-les comme des dons de Dieu, et rendons grâces à Celui qui nous les dispense. Au spirituel comme au temporel, ne prétendons pas "avoir"! Dieu n'a pas, il est! Soyons donc des pauvres en attente, en désir de Dieu. Le religieux qui pratique le vœu et la vertu de pauvreté est l'image vivante et concrète de l'espérance. Il obtient les dons attachés à cette dernière: la grâce d'abord, car il n'y a que le pauvre qui sait prier, a-t-il été dit. Soyons des mendiants auprès de Dieu, ayant le sentiment de notre pauvreté. Supplions-le avec une confiance absolue, car il n'a pas un cœur dur, lui qui désire nous faire part de toutes ses richesses: "Il comble de biens les pauvres; il renvoie les riches les mains vides".

Par l'exercice de cette vertu, nous pouvons obtenir la grâce ici-bas, mais aussi le ciel: "Heureux les pauvres, car le Royaume des cieux leur appartient". Dans une parabole évangélique, nous voyons le pauvre Lazare emporté par les anges dans le sein d'Abraham. - Non seulement le ciel appartient aux pauvres, mais ceux-ci deviennent les introducteurs des riches: "Faites-vous des amis avec le malhonnête argent afin qu'au jour où il viendra à manquer, ceux-ci vous reçoivent dans les demeures éternelles" (Lc. 16,9). Et à ceux qui ont tout quitté pour lui, Jésus annonce qu'il les établira juges (Mt. 19, 28), car les pauvres ont le sens des choses de Dieu et des dispositions requises pour aller au ciel.

La vertu de pauvreté nous procure en outre une certaine jouissance des biens naturels. "Cherchez le Royaume des cieux, et tout vous sera donné par surcroît"! Certes, après le péché de l'homme, le monde qui l'entoure est meurtri par son orgueil, sa cupidité, son avarice et "la création, soumise à la vanité, dit saint Paul, gémit en travail d'enfantement" (Rm. 8, 22). Mais le pauvre qui renonce à la possession des biens terrestres, n'usant de ceux-ci que dans la mesure du nécessaire, se penche vers les créatures avec un cœur fraternel et retrouve quelque chose du paradis terrestre, tel saint François d'Assise parlant aux poissons, aux oiseaux... "Quittez tout et tout vous appartiendra", nous dit le Père d'Alzon.

* * *

Parce que la pauvreté naît de l'espérance, on peut lui appliquer les privilèges de celle-ci. Elle nous remet entre les mains de notre Père qui ne peut pas nous tromper. Elle est, dit saint Paul, le "casque du salut" qui protège la tête, nous mettant ainsi à l'abri du danger de l'orgueil. Elle est encore "l'ancre du salut": ancrés sur ce rocher qui est Dieu, comme nous le lisons dans les psaumes, nous ne craignons rien de toutes les tempêtes du monde. Enfin, elle nous apporte des joies surnaturelles que l'œil n'a pas vues, que l'oreille. ..

Pour nous exciter à la pratique de la vertu de pauvreté, considérons l'exemple de N.S. Jésus-Christ. Son âme, remplie de toutes les richesses spirituelles, il peut, vis-à-vis de celles de la terre, montrer un détachement inégalable. Nouveau-né, il est couché dans une crèche. "Les renards ont des

tanières; le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête". Toute sa vie, il a voulu vivre dans la pauvreté, lui, le Verbe fait chair, en qui sont tous les trésors de la sagesse et de la science!

La très sainte Vierge est aussi un modèle de pauvreté. Dieu "a regardé l'humilité de sa servante" qui, détachée de tous les biens de ce monde, était toute disponibilité à l'égard de son Seigneur.

La pauvreté s'impose à nous qui voulons être et nous conduire en apôtres de Jésus-Christ, spécialement en notre époque de guerre sociale entre classes fortunées et classes laborieuses. Pour établir la paix de l'Evangile entre les hommes, il nous faut aller vers eux avec un véritable sentiment de pauvreté qui nous donnera cette liberté de cœur que nous recommande le Père d'Alzon. En nous affranchissant des puissances de ce monde, nous pourrions parler aux riches et aux pauvres, pour rappeler aux uns leurs responsabilités chrétiennes, et apporter aux autres la lumière de la Bonne Nouvelle.

Notre prédication ne portera pas ses fruits si nous n'avons vécu personnellement dans la pauvreté. Dans un pays en pleine prospérité, on peut s'installer dans une certaine vie confortable. Méfions-nous. Est-ce bien là l'esprit que nous rencontrons chez le Père d'Alzon quand il étudie la pauvreté à la lumière du Royaume pour faciliter notre apostolat? Sachons analyser notre comportement et nous demander si, dans l'usage des biens, nous avons uniquement en vue le Royaume? Prenons garde de redevenir un peu des propriétaires, des jouisseurs de la terre. Notre apostolat ne sera vrai que si nous aimons la pauvreté comme Notre-Seigneur nous a appris à l'aimer et à la pratiquer.

XII - LA LOI DU TRAVAIL

Il faut travailler, la prière est insuffisante. Nous serons jugés sur notre action, mais celle-ci ne sera agréable à Dieu que si elle est imprégnée de prière.

* * *

Pourquoi ne travaille-t-on pas?

- par pusillanimité - On se fait une petite vie repliée sur soi, sans ambition, sans se rendre compte de l'immensité du travail à accomplir dans l'Eglise, non plus que des besoins de son âme. Si le Père d'Alzon a été un grand travailleur, c'est qu'il avait une grande âme!

- par paresse ou fainéantise

- par bouderie - comme Achille, mécontent du partage du butin, qui se retire sous sa tente. Ainsi certains religieux se retirant dans leur cellule après une réprimande...!

- par jalousie - D'autres réussissent mieux...

- par présomption - On se croit intelligent et capable, sans se donner de la peine, d'être à même de réussir. Le travail qui n'a pas été préparé ne porte pas de fruit;

- par imprévoyance - Il y a, dans notre journée, des moments pleins (tâches, exercices), et d'autres qui sont creux; il ne faut pas perdre ceux-ci. Savoir employer une dernière petite minute peut donner à sa vie une fécondité merveilleuse. On y parvient, soit par un examen de prévoyance, soit en ayant, à côté de son travail ou office, quelque autre ouvrage en chantier auquel on peut s'adonner dès qu'on a une minute;

- par bourgeoisie - En se faisant une petite vie confortable, on risque de perdre le sens du travail;

- par attentisme - Les Thessaloniciens croyaient proche la venue du Seigneur; ils attendaient! Saint Paul les morigène dans sa seconde épître. Rappelons-nous les paraboles évangéliques sur la vigilance. Certains religieux, qu'on a déjà renvoyés d'une maison à l'autre, en viennent à se persuader qu'il en sera encore ainsi. Et ils attendent le jour du prochain départ!

* * *

Pourquoi doit-on travailler?

- par esprit de pénitence - Le Père d'Alzon a beaucoup insisté sur ce point: le travail est une pénitence; infligée par Dieu, elle atteint tous les hommes. Si nous n'avions pas péché en Adam, le travail nous eût paru facile; il est devenu pénible, difficile: la terre ne produit que ronces et épines. Acceptons donc cette punition qui nous permet, à nous religieux, d'expier notre péché et le péché du monde;

- par dignité humaine - Il ne faut pas vivre au crochet des autres, mais gagner son pain à la sueur de son front. "Donnez-nous notre pain quotidien", demandons-nous dans le Pater. Mais n'imitons pas ces moines de Carthage qui voulaient bien s'adonner à la prière... sans travailler! Saint Augustin leur rappelle le mot de saint Paul aux Thessaloniens: "Que celui qui ne travaille pas ne mange pas". Par le travail, nous dit le Père d'Alzon, nous continuons l'œuvre de la création avec notre intelligence, notre génie, et parvenons ainsi à nous réaliser, à nous parfaire comme hommes;

- par prudence - "L'oisiveté est la mère de tous les vices", dit le proverbe. Si le travail nous est imposé en punition de nos péchés, il a aussi un caractère disciplinaire, éducatif: il nous façonne et nous met à l'abri de bien des fautes. Rester oisif expose aux tentations, porte à rechercher des conversations dommageables à l'obéissance, à la charité, et fait perdre le temps aux autres;

- par édification - On a pu dire: "paresseux comme un moine", à propos de couvents dont les débuts étaient marqués par la pauvreté et le travail. L'abondance est venue et, avec elle, la décadence... Riches et pauvres sont astreints à cette loi du labeur. Aussi demandons-nous quel fruit portera notre prédication vis-à-vis des uns et des autres si nous, les premiers, ne donnons pas l'exemple?

* * *

Comment doit-on travailler?

- par esprit de pauvreté - Riches, nous ne serions pas dispensés, en effet, de cette loi qui s'impose à tous. Mais nous n'y serions pas astreints par le besoin de nous nourrir, de nous vêtir. Nous avons fait vœu de pauvreté; faisons-nous une obligation d'amasser au jour le jour ce qui est nécessaire à notre subsistance, de gagner notre vie comme le font les pauvres, à la semaine, au mois...

- en esprit de mortification - Dans notre Règle, le Père d'Alzon n'a pas prévu des pénitences extraordinaires, mais l'acharnement au travail: là doit être notre mortification.

- en esprit de régularité - Certains religieux sont tellement pris par leur travail qu'ils se laissent dominer par lui jusqu'à négliger leurs exercices de piété et mettre en danger leur vie spirituelle. Nous ne sommes pas faits pour le travail: c'est le travail qui est fait pour nous. A nous de le dominer, et non le contraire! Gardons-nous de l'activisme; celui-ci n'est pas un apostolat béni de Dieu. On y perd le goût de la prière, l'esprit religieux. Ce qui, en des cas précis, peut justifier dispense d'un exercice ne doit pas devenir la loi habituelle. Le Père d'Alzon disait à des supérieurs: il est des religieux qu'il faut secouer, d'autres qu'il faut retenir. Que ce soit par l'éperon ou par le frein, il importe de maintenir chacun dans la régularité, sans laquelle il perdra l'esprit de disponibilité à l'égard de Dieu.

- en esprit d'humilité - Le travail de l'étude peut faire naître un sentiment de supériorité: "scientia inflat"! Le travail manuel, lui aussi, peut être occasion d'orgueil. Dans l'exercice de leur charge, certains s'estiment être maîtres et doivent ne point accepter qu'on touche à leurs petites habitudes ou à leurs caprices. L'orgueil, dit saint Augustin, se glisse partout et jusqu'en les meilleures choses. Prenons garde de le laisser prendre pied dans notre travail.

* * *

Quel travail doit-on accomplir? Dans le Directoire, dont il a remanié l'ordre primitif des chapitres, le Père d'Alzon traite d'abord de l'étude, puis du travail manuel. Aux novices de chœur, il assigne la première comme objet de leur plus grande préoccupation; aux novices convers, le second, qui ne leur est ailleurs pas réservé exclusivement. Tout religieux, en effet, doit, à l'occasion, s'adonner à quelque travail manuel. Celui-ci n'a-t-il pas été particulièrement anobli par N.S. Jésus-Christ qui y a consacré de longues années? Nous apprendrons ainsi à comprendre la vie des humbles, des petits sur lesquels s'abaisse le regard de Dieu. Ce n'est pas l'éclat extérieur du travail qui doit retenir notre attention. En accomplissant à Nazareth d'humbles tâches ménagères - si même celles-ci n'étaient pas très pénibles - la très Sainte Vierge gagnait de grands mérites parce qu'elle y mettait tout son amour. Ce qui fait la valeur de notre travail, quel qu'il soit, c'est l'amour que nous y apportons, le consacrant à Dieu sans recherche de nous-mêmes. C'est alors qu'il est fructueux et attire des grâces sur celui qui le fait, sur la Congrégation et sur l'Eglise.

Sur le travail de l'étude, le Père d'Alzon a beaucoup insisté: il a voulu une Congrégation doctrinale. A propos d'une légère querelle entre les maisons de Nîmes et de Paris, on peut rappeler cette remarque de notre Père: "On accepte vos œuvres de tout cœur, mais n'oubliez pas que la doctrine passe avant les œuvres". Dans les Constitutions, le premier des moyens indiqués pour faire advenir le Royaume de Dieu, c'est l'enseignement, lequel exige qu'on étudie. Relisons ce sévère passage d'une circulaire de 1874: "Qui ne travaille pas se damne. L'étude n'est pas l'unique condition du salut; mais on peut dire que lorsqu'on n'étudiera plus dans la Congrégation, c'est qu'elle aura fait son temps et qu'elle aura reçu la malédiction de Dieu" (E.S. p. 208). Parlant aux maîtres de son collège, en 1867, il avait dit: "Quand on veut faire travailler les autres, il faut donner l'exemple et travailler soi-même... On dit à un élève: vous êtes un paresseux; et soi-même on n'a pas le courage de corriger ses compositions ou ses devoirs !" (E.S. p. 1381).

En 1870, alors qu'il s'occupait des questions agitées au Concile, le Père d'Alzon fut impressionné par le besoin des études dans l'Eglise; il en mesure la nécessité. Il constate qu'il a fait un peu fausse route en suivant la philosophie des traditionalistes; il apprend à mieux connaître celle de saint Thomas d'Aquin et lit en ses heures libres San Severino, auteur de marque. En de fréquentes lettres adressées à Nîmes et à Paris, il recommande instamment les études. Il aurait même rédigé une note en vue de l'institution post-conciliaire d'une Congrégation romaine des Etudes.

Dans une de ses conférences aux Soeurs de l'Assomption, il a dit qu'il refuserait l'absolution à une religieuse qui ne travaillerait pas à une étude sérieuse un quart d'heure par jour. Cette parole ayant provoqué quelque étonnement, il y revient dans la conférence suivante: c'est le devoir d'une religieuse enseignante !⁸ En conclusion, rappelons que le travail de l'étude nous est nécessaire et profitable à un double point de vue:

- d'abord, pour notre vie spirituelle. Vivre avec Dieu exige de chacun l'étude, selon ses moyens. Le Pape l'a rappelé récemment aux religieuses contemplatives: à la base d'une vie de piété solide, doctrinale, s'impose une culture, et donc les moyens de l'obtenir, pour éviter le risque de tomber dans une quelconque sentimentalité;

⁸En la maison des Religieuses de l'Assomption du Val-Notre-Dame (Belgique), le P. Athanase Sage a trouvé une conférence, datée de 1877, où le Père d'Alzon reprend, d'une façon générale, tous ses enseignements sur la nécessité de l'étude. S'y reflète de façon saisissante ce qui fut la grande préoccupation de notre fondateur. Connue plus tôt, cette conférence aurait été publiée dans les ECRITS SPIRITUELS.

- ensuite, pour notre apostolat. Si nous sommes professeurs, soyons aussi bien formés que des professeurs laïcs. Si nous sommes prédicateurs, que nos prédications soient doctrinales, fruit de l'étude, de peur qu'elles ne deviennent, comme disait le Père d'Alzon, un "véritable assassinat d'âmes"!

XIII - LA CHARITÉ

Si l'avènement du Royaume s'inaugure en nous par la foi, s'il progresse par la pratique de l'espérance, c'est par la charité qu'il atteindra son plein épanouissement.

Cette troisième vertu théologale, le Père d'Alzon la présente de diverses façons dans ses écrits.

Dans les Constitutions primitives, il rappelle que nous devons aimer Dieu Père, Fils et Saint-Esprit. Et parlant de l'amour de Notre-Seigneur, il évoque déjà le Christ total, la Sainte Vierge et l'Eglise. Au temps de ses épreuves, on l'a vu, il va détacher ce triple amour et le désigner comme l'esprit spécial de notre famille religieuse, le stimulant propre à la pratique des vertus.

Dans l'"Examen raisonné" des Adoratrices du Saint-Sacrement, suite aux exposés sur la foi et l'espérance, celui sur la charité tourne court pour énumérer les vertus qu'elle commande: virginité, charité fraternelle et zèle apostolique.

Dans le Directoire, composé à l'intention des Religieuses, il traite de l'amour de Dieu: en Notre-Seigneur, c'est Dieu d'abord que nous devons voir; son amour s'exprime essentiellement par l'adoration de la Très Sainte Trinité.

A première vue, ces divers aspects ne se recouvrent pas exactement. Pour nous aider à pénétrer plus profondément dans la pensée de notre Père, nous pouvons lire cette lettre qu'il adressait, le 11 avril 1867, à Mère Marie-Eugénie de Jésus:

"Vous avez été, me dites-vous, au commencement du carême, sans foi, sans espérance, sans amour. Mais cela ne viendrait-il pas de ce que Notre-Seigneur veut transformer en vous ces vertus? Toutes ces vertus sont si pleines d'alliage: il faut les renouveler, en séparer tout élément inférieur, y faire triompher l'élément divin et, de l'élément humain, rien ne garder que ce qui est nécessaire pour la sainteté, d'une volonté très pure et d'un amour très ardent. Or, vous le savez mieux que moi, tout cela ne s'acquiert que par la souffrance et une certaine destruction de toutes les misères que nous mêlons au peu de bien dont nous sommes capables. Je crois que nous devons tendre à simplifier notre vie... Je me sens poussé à m'occuper de moi et des vocations de nos jeunes gens. Il me semble qu'avec de la prière et du zèle on peut en trouver. Or, il me semble que vous êtes dans une situation tout à fait analogue. Dieu veut que vous vous déchargiez de bien des choses et que vous vous occupiez plus rapidement des affaires, afin de vous occuper davantage de lui. C'est cette grande occupation de Dieu vers laquelle, ce me semble, vous et moi devons tendre. L'amour de l'Eglise, de Notre-Seigneur, voilà la préoccupation où la foi, l'espérance, la charité s'épurent et se transforment..." (Un Maître spirituel, p. 114-115).

A remarquer tout de suite la dernière phrase qui associe : amour de l'Eglise, l'amour de Notre-Seigneur". Nous y reviendrons. –

* * *

Cette lettre nous enseigne d'abord qu'il y a des étapes dans la vie spirituelle: à certains moments, nous commençons à pratiquer, à vivre les vertus théologiques d'une manière renouvelée, plus pure. Nous sentons disparaître en nous une certaine façon de les pratiquer, tandis que la nouvelle n'apparaît pas encore, d'où cette impression de vivre sans foi, sans espérance, sans amour! Certaines âmes ardentes connaissent cette épreuve. Cela peut provenir d'une connaissance plus approfondie de Notre-Seigneur, de ses grandeurs, spécialement du mystère de l'incarnation. Le Père d'Alzon l'a beaucoup médité, et prêché à divers auditoires. Il avait étudié cet article de la Somme où saint Thomas d'Aquin montre que, dans ce mystère, toutes les perfections infinies de Dieu nous sont révélées d'une façon plus parfaite, et qu'apparaissent dans un éclat tout nouveau les vertus théologiques: la foi, parue sous l'Ancien Testament, mais que le Verbe de Dieu, qui en est auteur et consommateur, mène à sa perfection, - l'espérance, toute renouvelée et fortifiée par la venue du Sauveur, - l'amour de Dieu, qui est le premier commandement dans la Loi de Moïse, mais souvent compris comme une loi de crainte. C'est pour nous faire mieux comprendre ce précepte et nous le faire pratiquer plus parfaitement que le Verbe s'est incarné dans le sein de Marie. Quand Dieu nous donne son Fils unique, le livre à la mort pour nous libérer du péché, c'est l'"agapé" divin qui brûle le cœur du Christ. Parce que nul ne peut donner une plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'il aime, nous voyons là la bouleversante manifestation de l'amour de Dieu pour nous.

Comprendre Notre-Seigneur, l'aimer, se donner à lui, telle est la voie par laquelle nous devons cheminer, comme le suggère la Préface de Noël: "Dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur". Par l'amour de ce Dieu qui s'est rendu visible, nous sommes amenés à celui des choses invisibles. Ainsi pourrions-nous arriver à pratiquer le précepte de la charité. Celui-ci existait dans l'Ancien Testament, et Notre-Seigneur n'est pas venu supprimer la Loi, mais la parfaire. Il est venu sur la terre précisément pour nous faire mieux comprendre ce commandement qui est le premier et nous donner, par la vertu de son sang, pouvoir de l'exercer avec plus d'ardeur.

* * *

Comme on l'a remarqué en fin de citation de la lettre à Mère Marie-Eugénie de Jésus, le Père d'Alzon place curieusement l'amour de l'Eglise avant celui de Notre-Seigneur. Peut-être ne l'a-t-il pas fait d'une façon consciente, mais cela répond assez bien à sa pensée profonde en ce sens que, sur le plan de la manifestation, l'amour de Dieu pour nous apparaît davantage dans la vie de l'Eglise que dans celle de Jésus lui-même. Celui-ci n'a-t-il pas dit à ses disciples: "En vérité je vous le dis, celui qui croit en moi fera lui aussi les œuvres que je fais; il en fera même de plus grandes" (J. 14, 12). En effet, l'expansion si rapide de l'Eglise est un miracle plus grand que ceux accomplis par Notre-Seigneur en sa vie. La puissance des disciples ne dépasse nullement celle du Maître; c'est sa manifestation qui est plus étendue. C'est donc par l'Eglise qu'il nous est donné de découvrir le développement, l'épanouissement de l'amour de Dieu, son universalité à l'égard du monde tout au cours des siècles.

* * *

Dans son cours de théologie mystique, le Père d'Alzon dit que, pour apprendre à aimer Dieu, il faut l'étudier de telle façon qu'ensuite on l'aime davantage. Pas d'amour sans connaissance, expliquait-il aux Oblates, leur parlant très simplement des perfections divines, du mystère de la Trinité. Reprenant les mêmes thèmes pour les étudiants, il demandait: Quelles sont les grandes sources de la

connaissance qui va se développer en amour de Dieu? - Ce sont: la Sainte Ecriture, Notre-Seigneur et l'Eglise.

L'amour de Dieu, inscrit dans notre devise "Adveniat Regnum tuum", est notre but principal, répètera-t-il dans son instruction au Chapitre de 1868. Si nous y ajoutons celui du Christ, de la Sainte Vierge et de l'Eglise, nous avons en abrégé l'esprit de l'Assomption. Connaissance et amour du Seigneur éclatent d'abord dans le mystère de la Vierge, puis dans celui de l'Eglise, d'une façon plus manifeste.

La Loi que Dieu a donnée à Moïse, les juifs n'arrivaient pas à la pratiquer: elle nous fait reconnaître notre impuissance. Expérience que chacun de nous doit faire en sa vie religieuse et qui nous incite à l'humilité. Cette expérience, ce fut celle de saint Augustin. L'amour de la sagesse, qui est comme une efflorescence de la loi naturelle, le travaillait, ainsi que nombre de ses contemporains. Il comprit que, pour réaliser cette quête de Dieu, il fallait la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur. Nécessité qui lui apparut dans toute son ampleur lors de l'hérésie de Pélagie, et qu'il explicite dans ses écrits et sermons: c'est par l'amour, le culte de N.S. Jésus-Christ, que s'épanouit pleinement en nous l'amour de Dieu.

Cette expérience, tout le monde doit la faire. Le Père d'Alzon nous exhorte à la suivre, mais dans la ligne de la doctrine de l'Eglise. A une religieuse qui lui demandait quel est notre esprit, il répond: "Nous n'avons pas d'esprit spécial. Notre esprit, c'est tout simplement celui de l'Eglise"

* * *

Merveille que cet appel, cette vocation à la charité! Y réfléchissons-nous assez? Un ange nous est apparu: non pas Gabriel qui fut envoyé à Daniel, puis à Zacharie, et à Marie, laquelle, exprimant toute la prière de l'Ancien Testament, a attiré Jésus dans le monde. Notre ange, c'est N.S. Jésus-Christ lui-même, et c'est son Eglise. Ils nous disent que Dieu a instauré entre nous et lui une amitié, un amour qualifié. Que sommes-nous dans le monde? Notre petite planète, qu'est-elle dans le système solaire? et celui-ci dans le vaste univers? Et c'est à nous, pauvres petites créatures, que Dieu demande de sortir une bonne fois de nous-mêmes, de notre égoïsme, nous qui sommes emmurés, figés dans notre orgueil, notre péché, et d'établir notre habitation en lui, en lui seul! Que Dieu habite en nous, et nous en lui, voilà ce qu'est la charité! N'ayons aucun doute sur ce message d'amour: il nous vient de Notre-Seigneur, et de l'Eglise par ses apôtres.

Comment accepter ce message? - L'amitié ne peut se nouer qu'entre personnes égales, et il y a trop de distance entre Dieu et nous. - "Spiritus Sanctus veniet. . .". L'Esprit-Saint, Esprit d'amour qui vient du Père et du Fils, nous est donné pour élargir notre cœur, le rendre capable d'amour de Dieu, et de participer à cette vie en communion avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit: "Divinae consortes naturae"!

Et comment exprimer cette vie de charité? - Qu'y a-t-il de plus secret que cette vertu? Peut-on recourir à des images? Le Père d'Alzon évoque celle de la goutte d'eau versée dans le calice et transformée en Notre-Seigneur. Jadis, les Pères faisaient appel à ce charbon tout noir, qu'on ne peut toucher sans se salir les doigts, et qui, jeté au feu, devient incandescent au point de se confondre avec lui.

Dépassons ces images et rappelons-nous que la charité est un don de Dieu. Le moyen d'y répondre, nous le trouverons dans une grande dévotion aux trois personnes divines:

- A Dieu le Père, de qui vient tout don parfait (Jc. I, 17).
- A Jésus-Christ, notre "prochain le plus proche", selon une expression de saint Bonaventure, chère au Père d'Alzon.
- A l'Esprit-Saint qui diffuse en nous l'amour de Dieu: "J'aime l'Esprit-Saint à la folie", disait le Père d'Alzon; pourtant, il se reprochait de ne pas le faire connaître suffisamment. "Ne contristez pas l'Esprit-Saint de Dieu" (Ep. 4,30).
- Par le péché mortel, nous le chassons de notre âme, perdant ainsi notre participation à la nature divine, et ce, pour de misérables attachements humains. Rien de plus inimaginable! - Nous attristons aussi l'Esprit-Saint par les péchés véniels, péchés d'habitude, de routine. Ils nous empêchent de grandir, de nous développer dans l'amour; par eux la grâce de la charité se trouve voilée. Employons-nous résolument à les éviter!
- Efforçons-nous même de nous délivrer des fautes de fragilité.

Il ne suffit pas d'écarter le péché: nous devons vivre vraiment la charité. Sans doute agissons-nous en état de grâce mais cela est insuffisant: que nos actions soient faites par charité. Peut-être éprouvons-nous quelque fierté, même légitime de nos actions? Examinons-les de près. N'y trouvons-nous pas quelque retour sur nous-mêmes? voire un mélange d'obéissance et d'égoïsme? C'est par l'abnégation, le renoncement, que nous devons tendre à une charité aussi pure que possible.

Demandons à notre Père saint Augustin de mieux comprendre l'excellence de la vertu de charité. Nous n'aurons jamais assez d'admiration et de reconnaissance pour cette vocation à l'amour des enfants de Dieu. Qu'il nous soit demandé d'avoir foi en lui, de lui obéir, c'est tout naturel quand on y réfléchit un peu, mais qu'il nous demande de l'aimer, cela dépasse l'imagination! Nous ne croyons pas assez à cette extraordinaire vocation. Nous ne faisons pas assez confiance en l'Esprit-Saint qui nous a été donné, et c'est pourquoi il y a tant de tiédeur dans notre amour, tant d'indifférence, d'ingratitude dans notre manière d'aimer Dieu! Alors, profitons de cette retraite pour balayer toutes ces failles, et nous renouveler pleinement dans notre consécration au Seigneur.

XIV - LES ECRITS SPIRITUELS DU PERE D'ALZON

Les écrits du Père d'Alzon se présentent sous deux formes:

- 1° ceux qui sont écrits de sa main, les autographes;
- 2° les "notes d'écoute", prises par l'un ou l'autre auditeur de ses sermons ou conférences.

Les autographes ont été recopiés et présentés à la Sacrée Congrégation des Rites, pour approbation, en vue de la béatification et de la canonisation. Ils comprennent 48 volumes, soit dactylographiés, soit imprimés, et numérotés de 1 à 52. On peut les consulter en nos archives de Rome. Dans les premiers d'entre eux, nous trouvons:

- des discours de distribution de prix et quelques sermons;
- les articles parus dans la "Revue de l'Enseignement chrétien" (deux séries), la revue "L'Assomption", éditée par le Père Emmanuel Bailly (à partir de 1875), et ceux, écrits à la demande du Père Vincent de Paul Bailly, pour "Le Pèlerin" (certains de ces derniers font allusion à un prétendu voyage en Amérique, occasion d'asséner quelques bonnes vérités sur les événements de France en l'époque). Enfin, en 1880, les articles de "La Croix", revue qui a précédé le quotidien du même nom.
- Viennent ensuite deux séries de méditations sur lesquelles nous reviendrons, les instructions aux tertiaires, les "Instructions du Samedi" données aux collégiens et groupées en 3 séries: les Actes des Apôtres, la Sainte Vierge, l'éducation. Sur ce dernier sujet, notons au passage deux autres séries: les unes adressées aux maîtres du collège en 1867 (E.S. 1336), les autres, données en 1871 aux Religieuses de l'Assomption, que l'on trouve dans les "Cahiers d'Alzon" (édités par le Père Bisson) sous le titre "Aspects de Pédagogie". Il est intéressant de comparer les deux.
- Les circulaires adressées aux membres du Chapitre, à partir de 1874, en préparation à celui de 1876. Elles intéressent les supérieurs, les éducateurs, ainsi que les maîtres des novices. (E.S., p. 193 et suiv.)
- Le Directoire.

Les volumes numérotés de 16 à 40 contiennent la correspondance. Trois d'entre eux (années 1827-1850) ont été publiés, avec d'instructives introductions, par le P. Siméon Vailhé alors qu'il préparait sa Vie du Père d'Alzon. Deux volumes de supplément comportent surtout des lettres adressées à Mère Marie-Eugénie de Jésus, correspondance fort intéressante, qu'il faut analyser avec délicatesse. Elle révèle un exemple d'amitié spirituelle qui fait penser à celle qui unissait saint François de Sales et Madame de Chantal. Convertie, très intelligente et lucide en ce qui regarde son œuvre, la fondatrice des Religieuses de l'Assomption était un peu scrupuleuse; elle pensait devoir tout dire à son confesseur de ce qui lui venait en tête, y compris de petits accès de révolte vis-à-vis de son directeur. Dans le chassé-croisé de leurs lettres, on peut voir, d'une part, la bonne volonté de cette femme qui voulait se sanctifier, assumer ses responsabilités, devenir une sainte, et, d'autre part, l'extrême patience du Père d'Alzon dans le délicat exercice de cette direction spirituelle.

La Mère Marie-Eugénie de Jésus, après la mort du Père d'Alzon, communiqua les lettres qu'elle avait reçues de lui à un de nos Pères, non sans les avoir relues. Et voici ce qu'elle écrivit le 5 mai 1891: "Je viens d'achever une seconde série des lettres du Père d'Alzon. J'en suis émue. Comment une amitié

si intime, si surnaturelle, si grande, a-t-elle pu subir des atteintes? Au milieu de cette émotion, je suis portée par cette lecture à être bien meilleure que je ne suis, à me relever dans l'esprit surnaturel par la prière et la générosité, dans le détail de la vie, dans les pensées, et dans le but de ce qui me reste à passer ici-bas: posséder mon âme dans la patience et l'humilité, ce que je regrette tant de n'avoir pas fait, et donner l'ardeur pour Jésus-Christ dont ces pages sont pleines. Vous devriez, mon cher Père, les lire avant de les donner au Père Emmanuel. Ce serait pour vous une joie et un repos. Tout l'enfantement de l'Assomption y est”.

C'est peut-être dans l'échange de ces lettres qu'on peut le mieux étudier, à son origine, l'esprit de l'Assomption! Après les lettres, viennent des notes personnelles, écrites sur feuilles volantes, qui ont été regroupées. Les derniers volumes contiennent les sermons. Ceux de la jeunesse sont complètement rédigés; ceux des dernières années le sont en partie. On peut mesurer la différence des premiers aux derniers. Entre ces deux périodes, le Père jetait quelques notes, développait, improvisait, apportant parfois des digressions, mais, dans les grandes lignes, sa pensée était très claire.

* * *

Tous les autographes qui viennent d'être mentionnés ont donc été présentés à Rome pour l'approbation. Celle-ci fut obtenue plus rapidement qu'on ne s'y attendait, le 20 novembre 1940, lors d'une séance plénière de la Sacrée Congrégation des Rites, dirigée alors par le cardinal Salotti. Leur examen avait été confié à deux théologiens qui firent des rapports très favorables. Le premier, rédigé en latin, témoigne que ces écrits contiennent une doctrine très pure, orthodoxe, celle que le Serviteur de Dieu a professée lui-même toute sa vie, celle qu'il a défendue avec énergie contre les erreurs de son temps, contre les incrédules et les ennemis de la vérité, voire même des personnalités catholiques qui n'avaient pas au même point le sens de la foi. Et ce rapporteur de conclure: pour l'approbation de ces écrits, aucune réserve!

Le second théologien rédigea son rapport en italien, avec maints superlatifs propres à cette langue. Après avoir signalé quelques points qui ont attiré son attention, comme l'affaire La Mennais, il termine son travail en des termes très élogieux, affirmant que le Père d'Alzon a été une grande figure d'apôtre, un géant du XIX siècle! De tels témoignages doivent nous porter à une grande estime des enseignements de notre fondateur. Nous en possédons un bon choix dans le volume de ses “Ecrits spirituels” publié en 1956. Nous y trouverons un idéal très riche et qui nous est propre, celui qui doit nous aider au cours de notre vie religieuse, et dans notre vie spirituelle, et dans notre apostolat.

* * *

Outre les autographes qui, seuls, ont été soumis à l'approbation de la Congrégation des Rites, il existe nombre de notes que nous appelons “notes d'écoute”. Les plus anciennes nous viennent des tertiaires hommes, et surtout de Monnier, très appliqué à reproduire, d'une écriture très fine, les instructions que leur adressait le Père d'Alzon.

Les Adoratrices du Saint-Sacrement, elles aussi, ont pris des notes assez abondantes qui remplissent une dizaine de cahiers. On y trouve des exposés remarquables, par exemple sur la dévotion eucharistique.

Les Religieuses de l'Assomption ont de même relevé fidèlement conférences et sermons. Au cours des années 1870-1871, à Nîmes, elles sont plusieurs à prendre des notes, à les collationner, en vérifiant citations scripturaires et références, à recopier le tout en double exemplaire. Semblable travail fut fait au cours d'une retraite prêchée à Auteuil en 1871, où il est question de l'Incarnation mystique. Le Père s'exprimait en termes très simples, voire familiers, comme on le voit dans cette confidence: "Je fais autant ma retraite que je fais la vôtre".

En la maison de Hulsberg (Hollande) que les Oblates, chassées de France, avaient ouverte en 1900, on a découvert assez récemment un gros cahier rapportant les instructions d'une année (1874-1875), soit deux retraites et plusieurs autres séries.

Nous possédons relativement peu de notes prises par nos Pères. Relevons pourtant trois cahiers du Père Hippolyte Saugrain sur des conférences données en novembre et décembre 1871 aux novices du Vigan. Les Pères Vincent de Paul Bailly et Victorin Galabert ont de même pris des notes lors d'un carême prêché en 1871 en la cathédrale de Nîmes.

* * *

Dans le livre des "Ecrits spirituels", que tous les religieux possèdent, la lecture du Directoire et des chapitres suivants nous permet de suivre la marche de la pensée du Père d'Alzon. Dans l'Instruction du Chapitre de 1868, partant du thème du Royaume, il présente, à la lumière de ce dernier, celui du triple Amour. Sur ce sujet, il reviendra à plusieurs reprises, soit dans la quatrième des Lettres au Maître des novices (E.S., p. 165), soit dans une retraite sur la connaissance de Notre-Seigneur (E.S., pages 875 et suiv.).

Dans l'Instruction du Chapitre de 1873, le Père donne une vue d'ensemble sur les œuvres de l'Eglise et de la Congrégation depuis 1868, et indique les buts plus précis que doit poursuivre notre famille religieuse dans les conjonctures actuelles de l'Eglise, spécialement en France. Notons encore une série de circulaires adressées aux membres du Chapitre (1874-75).

Viennent ensuite les méditations, dites "Grandes méditations", que le Père voulait laisser à ses religieux comme testament spirituel et qu'il ne put achever (E.S., p. 309 et suiv.). Elles avaient été précédées d'une autre série de méditations que le Père avait écrites en 1874-1875 à l'intention des novices; elles ont été éditées en 1925-1927 par le P. Ernest Baudouy en deux volumes, sous le titre "Méditations sur la Perfection religieuse". Sept d'entre elles sont insérées dans les "Ecrits spirituels" (p. 614 et suiv.).

* * *

On ne peut manquer de compter, parmi les écrits du Père d'Alzon, les diverses Constitutions élaborées par lui. Les premières furent rédigées en 1854-1855. C'est alors que le Père fut frappé de congestion cérébrale. Plus tard, à son retour de Constantinople, en 1863, alors que Mgr Chaillot proposait ses bons offices pour obtenir l'approbation de l'Institut, il fit une première refonte: travail rapide, improvisé, qui ne présente d'autre intérêt que celui d'avoir permis l'obtention du Bref de louange. C'est en 1864-1865 qu'eut lieu la seconde refonte des Constitutions primitives, dont le

Directoire avait emprunté les passages ayant trait aux directives spirituelles, comme on l'a vu précédemment, en notre 4ème instruction.⁹

⁹Sur ce dernier sujet, on peut se reporter au volume, édité en 1966 par la Maison généralice, intitulé "Premières Constitutions des Augustins de l'Assomption - 1855-1865 - Edition présentée et annotée par les P.P. Athanase Sage et Pierre Touveneraud".

XV - LA CHARITE FRATERNELLE

Dans le chapitre du Directoire consacré à la charité, il y a, au début et à la fin, deux passages empruntés aux Constitutions primitives. En des termes très chaleureux, le Père d'Alzon nous recommande la charité fraternelle. En celle-ci, nous pouvons voir la grande révélation de l'Alliance nouvelle. Elle embrase le cœur de N.S. Jésus-Christ. Elle est le reflet, la manifestation bouleversante de l'agapé divine à l'égard de ses petites créatures pécheresses.

Peu de jours avant Pâques, un pharisien demande à Jésus, pour l'éprouver, quel est le plus grand commandement. Déjouant sa malice, le Seigneur lui rappelle ce qui est en tête de la Loi: "Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit", mais il ajoute aussitôt: "Le second lui est semblable: tu aimeras ton prochain comme toi-même. A ces deux préceptes se rattache toute la Loi, ainsi que les prophètes" (Mt.22, 37-40).

C'est N.S. Jésus-Christ lui-même qui nous a donné le plus parfait exemple de cet amour du prochain, spécialement lorsque, le lendemain, inaugurant le sacrifice de la Rédemption, il nous donne cette grande marque d'amour qu'est l'institution de l'Eucharistie. Aussi peut-il nous dire que son commandement, c'est que nous nous aimions les uns les autres comme lui nous a aimés. C'est lui qui nous a choisis - et non pas nous - pour que nous allions et que nous portions du fruit, lequel n'est autre que celui de la charité et de la charité fraternelle.

Les Apôtres sont revenus souvent sur cet enseignement du Maître, car il résume toute l'Alliance nouvelle: *Finis legis caritas*. "Qui aime son prochain accomplit la Loi", nous dit saint Paul, et encore: "L'amour est le plein accomplissement de la Loi" (Rm. 13 , 8-10). En des termes encore plus incisifs, saint Jean nous interpelle à plusieurs reprises en sa première épître: "Dieu, personne ne l'a jamais contemplé. Si nous nous aimons les uns les autres. Dieu demeure en nous; en nous son amour est accompli" (I Jn 4 . 12).

C'est peut-être N .P. saint Augustin qui a le mieux commenté ces enseignements du divin Maître et des Apôtres, tout particulièrement dans ses sermons sur l'Evangile de saint Jean et sur la lère Epître du même. Il apparaît vraiment là comme le Docteur de la charité, mais aussi dans la Règle qu'il nous a laissée et qui commence par ces mots: "Voici les observances que, dans le monastère, nous vous recommandons: tout d'abord, puisque vous êtes réunis en communauté, habitez d'un parfait accord en la maison; n'ayez qu'un cœur et qu'une âme en Dieu". N'avoir qu'un cœur et qu'une âme, voilà ce à quoi nous devons tendre. Nous sommes venus dans une famille religieuse, avant tout pour pratiquer la charité fraternelle. Il serait criminel de s'y conduire comme un ferment de discorde; celle-ci vient du démon; l'unité, fruit de la charité, vient de Dieu.

La Règle de saint Augustin nous demande d'avoir en tout l'esprit de communauté: toujours aller ensemble, sortir ensemble, etc.... Il est des religieux qui veulent aller de l'avant, et le montrer, tandis que d'autres sont à la traîne! Dans cette caravane que nous formons, en quête de Dieu, restons liés les uns aux autres. A se précipiter en avant, il y a quelque danger de s'épuiser rapidement, de perdre courage si on veut aller tout seul. Ensemble, nous dit encore l'auteur de notre Règle, allons vers la maison du Seigneur, chantant ses louanges par ces cantiques, ces psaumes que chantaient les Israélites qui se rendaient au Temple de Yahvé à Jérusalem. Celui qui ne cherche pas l'exception, qui

ne tient pas à se faire remarquer, mais se tient au sein de sa communauté dans l'esprit de la charité fraternelle, prend le plus sûr moyen de réussir sa vie religieuse.

* * *

L'exercice de la charité fraternelle en communauté requiert de l'humilité qui nous fait nous tenir aux pieds de nos frères. En esprit, il est facile d'avoir cette attitude devant Dieu; le contraire serait sottise. Mais c'est à l'égard de nos frères que nous devons pratiquer la serviabilité. Ainsi nous l'a demandé N.S. Jésus-Christ: "Si je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns les autres". En nous tenant à la disposition de nos frères, c'est notre Père du ciel que nous servons.

Ainsi comprise, la charité fraternelle ne peut se vivre que dans la lumière de la foi. Si nous regardons nos frères comme les enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, et temples de l'Esprit-Saint, alors nous les servons comme Notre-Seigneur nous l'a recommandé lorsqu'il a dit: "Ce que vous avez fait à l'un des plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait" Craignons de manquer de foi, d'esprit surnaturel. Il nous faut, dit le Père d'Alzon, éclairer toute notre vie au soleil de la foi qui est N.S. Jésus-Christ.

Dans nos rapports avec les autres, nous regardons, nous voyons: il y a du bien, et il y a du mal. C'est inévitable. Mais rappelons-nous la Règle de saint Augustin: "Quand vous sortez, il ne vous est pas interdit de voir des femmes, mais il est coupable de les regarder et de vouloir qu'elles nous regardent". De même, dans notre vie de communauté, on ne peut nous défendre de voir le côté humain de nos frères, nous ne sommes pas aveugles! Mais, dans notre comportement à leur égard, ne nous arrêtons pas à cela et tenons compte de leur caractère surnaturel. S'ils nous sont agréables, de visage ou de compagnie, et que nous attachions à eux pour un tel motif, que faisons-nous de plus que les païens?

Si en eux nous voyons du mal- naturellement, ils ne sont pas parfaits, ainsi que nous-mêmes qui tendons aussi à la perfection - il ne nous est pas interdit de le voir, mais de nous y arrêter, et de juger nos frères. De tels jugements sont téméraires, car nous ne voyons que l'extérieur, pas le fond des cœurs, et nous n'avons pas autorité pour ce faire. "Ne jugez pas vos frères, dit Notre-Seigneur, et vous ne serez pas jugés". Que nos sentiments intérieurs n'exploient pas au dehors et ne leur soient préjudiciables! Gardons plutôt, au sujet de leurs fautes, un secret quasi-confessionnel. C'est affaire entre eux et Dieu.

Si nous vivons vraiment dans le monde de la foi, nous n'aurons pas difficulté à pratiquer toutes les délicatesses de la charité fraternelle, à user de douceur surnaturelle, à l'école de Notre-Seigneur, "doux et humble de cœur" Humble de cœur! Personne, en effet, ne pourra manifester une si profonde humilité! Douceur inimaginable de la part de celui qui est toujours prêt à pardonner tant d'offenses et d'ingratitude! Que pareil exemple capte sans cesse notre attention.

Vivre en communauté ne va pas sans difficultés, ni sans heurts. De tout temps, les saints les ont connus. L'épître aux Galates, déjà, nous apprend qu'un différend s'est élevé entre saint Pierre et saint Paul. Nous sommes limités. Chacun a sa manière de voir, qui peut être plus ou moins juste, ou fautive. Il faut le reconnaître, et surtout ne pas laisser nos heurts tourner à la colère. "Que le soleil ne

se couche pas sur votre colère” (Ep; 4, 26). La haine, nous dit saint Augustin, est une colère qui a vieilli, un sentiment qui tue. En tuant notre frère, elle nous tue!

* * *

La charité fraternelle doit enfin nous tenir dans la disposition de pardonner les torts qui nous sont faits. Et d'abord, ne prenons pas pour des injures, des maladresses ou indifférences qui n'en sont pas. Que notre pardon soit donné de tout cœur, et sans esprit de retour. Quand le Seigneur pardonne nos péchés, c'est d'une façon définitive. Par contre, il n'oublie jamais le bien que nous avons pu faire, même si, pour un temps, nos bonnes actions sont comme voilées par une offense grave.

Pourquoi devons-nous pardonner? - A cause de nos prières, dit saint Augustin, du “Notre Père” que nous récitons tous les jours, spécialement à la sainte messe. En disant “Pardonnez-nous nos offenses”, comprenons-nous assez la gravité du péché, la haine que nous devrions en avoir en raison de son caractère de lèse-majesté infinie? Que sont, en comparaison, les offenses que l'on a pu nous faire? Quand nous demandons à Dieu de nous pardonner “comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés”, pensons que cette prière sera notre jugement devant Dieu, si nous ne pardonnons pas du fond du cœur.

Comment pardonnons-nous? - Peut-être du bout des lèvres, pour en finir? Ou bien, l'on pardonne, mais on y revient. Au fond du cœur, nous gardons de l'aigreur, de la rancœur, soit à l'égard d'anciens supérieurs ou professeurs, soit de nos frères... Le baiser de paix, que nous nous donnons à la sainte messe, est-il vrai? “Il n'y a pas seulement les colombes qui se baisent, dit saint Augustin, mais aussi les corbeaux!” Veillons à ne donner que des baisers sincères!

Il est encore une manifestation très haute, mais délicate, de la charité, c'est la correction fraternelle. Elle requiert le courage d'avertir, en toute humilité, douceur et serviabilité, un frère qui ne marche pas dans la voie droite. Choisir pour cela le temps opportun, et avertir ce frère de telle sorte qu'il comprenne et puisse répondre à cet élan de charité que nous lui manifestons.

Ce qui, peut-être, est encore plus digne d'attention, c'est la manière dont est reçue la correction fraternelle. Celle-ci peut ne pas venir d'un bon sentiment, mais d'un esprit jaloux ou malveillant. Mais si le reproche qu'il nous jette à la figure est exact? Alors, sachons le recevoir comme une grâce de Dieu, une lumière qui nous éclaire sur un comportement dont on ne se rendait pas compte. Prenons exemple sur sainte Monique: petite fille, ses parents l'envoyaient chercher le vin à la cave; elle se mit à boire un tout petit peu, pour goûter..., puis un peu plus, et la pente l'entraîna. Et voilà qu'un jour, au cours d'une dispute avec la servante, celle-ci de lui lancer à la figure: “Allez, petite suceuse de vin pur”! Monique rentra en elle-même et se corrigea, premier pas vers la sainteté!

Comprenons l'importance de la charité fraternelle. Dieu, nous ne le voyons pas, et quand nous disons que nous l'aimons, nous pouvons nous tromper. Si nous nous aimons les uns les autres surnaturellement, si nous sommes serviables et savons pardonner, éviter toute médisance, cela se remarque, cela se voit, et c'est à ce signe que l'on reconnaîtra que nous aimons Dieu et que nous allons vers lui. Instantanément recommandée par saint Augustin dans sa Règle, par notre fondateur dans ses écrits, cette charité fraternelle dégagera dans notre communauté un parfum bénéfique et portera, à l'extérieur des fruits spirituels dont l'un d'eux et non des moindres, sera peut-être l'éveil de vocations religieuses et sacerdotales.

XVI - L'ESPRIT DE SACRIFICE. LA MESSE

C'est par l'exercice de l'amour du prochain, nous l'avons vu, que nous avancerons dans le véritable amour de Dieu. L'Esprit- Saint nous a fait la grâce de nous appeler dans une communauté religieuse pour y pratiquer la charité fraternelle. Celle-ci doit s'étendre, par ondes successives, jusqu'aux extrémités de la terre et répandre ses fruits sur toute l'Eglise. Or, de même qu'il plaçait la vertu d'espérance en référence à la dévotion mariale, le Père d'Alzon a voulu que, par notre amour de l'Eglise, se dilate notre charité.

De celle-ci, selon le Directoire, procèdent deux vertus: l'esprit de sacrifice et la chasteté. C'est de la première que nous allons nous entretenir maintenant.

* * *

Il n'y a pas de vraie charité sans sacrifice, comme il n'y a pas de foi sans humilité. "Qui aime sa vie, la perd", nous dit Notre- Seigneur. Tel est le cas de celui qui évite le sacrifice. Celui-là, au contraire, la trouvera qui entre dans la voie de l'abnégation, qui sait mourir à lui-même: "L'amour est plus fort que la mort".

Le Père d'Alzon nous indique où puiser l'esprit de sacrifice: dans notre dévotion eucharistique, et spécialement dans notre participation éclairée et fervente au Saint Sacrifice de la Messe.

* * *

La Sainte MESSE, nous enseigne l'Eglise au Concile de Trente, n'est pas autre chose que le sacrifice de la Croix. Nous y trouvons le même Prêtre, la même Victime.

Le même Prêtre. Celui qui célèbre à l'autel n'est que l'instrument du Prêtre invisible. Comment pourrait-il dire: "Ceci est mon Corps - Ceci est mon Sang", si ce n'est Jésus-Christ qui parle en lui? Aussi, quand nous prononçons ces paroles, ayons conscience de la grandeur de notre ministère qui nous fait offrir à Dieu le suprême hommage d'adoration, de louange, de reconnaissance, d'expiation pour les péchés du monde.

C'est en ces mêmes dispositions que Notre-Seigneur est entré dès le premier instant de sa vie d'ici-bas, par un acte d'une plénitude parfaite et qui demeure éternellement. Les auteurs français du XVIIe siècle ont été séduits par la grandeur de cet acte, et leur préoccupation fut d'en faire l'objet de leur contemplation. Cependant, c'est par le sacrifice sur le Calvaire que nous sommes sauvés: acte extérieur et visible comme il doit d'être. C'est à ce moment, dans ce geste suprême d'obéissance que, remettant sa vie entre les mains de son Père, le Christ a exprimé de façon parfaite son culte filial.

Acte passé, mais recueilli dans le livre de l'éternité de Dieu, il est le point culminant de l'histoire de l'humanité; par lui, le Seigneur diffuse la grâce en tous temps et en tous lieux.

Les sacrements en sont les canaux, chacun d'eux sous un aspect particulier. Dans le sacrement par excellence qu'est l'Eucharistie, c'est l'auteur même de la grâce qui nous est donné. A l'autel, chaque fois que sont prononcées les paroles de la consécration, la foi nous fait voir le Prêtre unique exerçant l'acte de son sacerdoce en toute sa plénitude.

* * *

C'est le même Prêtre, c'est aussi la même Victime. Certes, elle nous apparaît sous un aspect différent: mort et ressuscité, Notre-Seigneur ne meurt plus; il est à jamais dans toute sa gloire, assis à la droite du Père, interpellant sans cesse pour nous. C'est bien ce Christ glorieux qui nous est donné sur l'autel, en tant que victime, mais sous les espèces séparées du pain et du vin. Et quand nous nous approchons du tabernacle, c'est encore la victime du Calvaire que nous adorons, le Christ qui a voulu garder, en son corps ressuscité, les stigmates de sa Passion!

Ainsi, à la messe, nous avons vraiment le même Prêtre dans l'acte éminent de son sacerdoce, la même Victime en son aspect non sanglant. Notre sacrifice de la Messe réactualise celui de la Croix, tel qu'il a été agréé par le Père. C'est pourquoi nous disons après la consécration: "Seigneur, nous souvenant de la bienheureuse Passion, de la Résurrection d'entre les morts, de l'Ascension de votre divin Fils...", car tel est le grand mystère reproduit sur l'autel, le passage du Christ de ce monde à son Père, où se trouvent déjà en germe la gloire de son ascension et l'effusion des grâces de la Pentecôte, enfin toutes les grâces que le Christ nous a acquises par les divers mystères de sa vie. Chaque fois que nous célébrons l'un de ceux-ci, c'est toujours par la sainte messe que nous le faisons, attirant en nous les fruits qui lui sont propres. Il en est de même quand nous honorons Marie, sa mère, que le Sauveur s'est associée dans l'œuvre de notre salut, ou les saints dont il a couronné les mérites. Comme la Passion du Sauveur est le point culminant dans l'histoire du monde, ainsi du sacrifice de la messe dans le culte de N.S. Jésus-Christ.

* * *

Notre-Seigneur a désiré que nous nous unissions à son sacrifice. A plusieurs reprises, il avait annoncé sa Passion à ses Apôtres, d'abord pour écarter d'eux le scandale de la croix, mais aussi, semble-t-il, pour les inviter à y prendre part, à être présents au Calvaire avec leur intelligence de disciples. En instituant l'Eucharistie, ne les invite-t-il pas de façon pressante à ne le point abandonner? N'était-il pas naturel qu'ils soient autour de lui à l'heure de son sacrifice, déjà commencé en sa figure sacramentelle?

Seule, la très sainte Vierge a compris la pensée de son Fils, parce qu'elle a accueilli la Parole de Dieu et l'a méditée dans son cœur. Il y avait bien, avec elle, au pied de la croix, l'apôtre Jean et quelques femmes; ils étaient venus par attachement à Jésus, mais persuadés que ce drame était la fin d'une aventure... Au matin de Pâques, quand il a vu le tombeau vide et les linges rangés en ordre, c'est alors que Jean a cru. Les saintes femmes, elles, étaient venues pour l'embaumement. Présente au Golgotha, la Mère de Jésus a réellement offert à Dieu le Père le sacrifice de son divin Fils, parvenant ainsi à l'abnégation la plus totale, à la dilatation la plus parfaite de sa charité. Elle ne connaîtrait plus le Christ "selon la chair, mais selon l'esprit". Sa charité s'étend à toute l'Eglise; c'est à ce titre que

Jésus a proclamé sa maternité spirituelle: "Voici ton fils"! Avec la très sainte Vierge, à son exemple, unissons-nous aux souffrances de son divin Fils.

Pour rendre plus vive notre "compassion" à ces souffrances, réfléchissons à leurs causes, spécialement ce poids de l'humanité d'aujourd'hui, si lourde par son péché, si révoltée contre Dieu, ces âmes sacerdotales qui, renouvelant le geste de Judas, abandonnent leur Maître, cette haine du monde contre le Christ. Ce poids, nous avons à le porter tous les jours en la célébration de la messe. Mais il nous faut aussi implorer, pour les âmes qui veulent se sanctifier, les secours dont elles ont besoin, et demander toutes les grâces qui sont nécessaires à l'Eglise. Notre prière sera efficace à la mesure de notre abnégation, entretenue et renforcée par la pratique de nos vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

* * *

La sainte messe, c'est le grand moment de notre journée, celui où, nous unissant au crucifié, nous présentons à Dieu le Père cette victime sainte et sans tache grâce à laquelle, nous prêtres et les chrétiens qui nous entourent, pouvons pénétrer à l'intérieur du sanctuaire qui n'est pas fait de main d'homme. D'une manière certaine, quoique invisible, nous nous trouvons en présence du Père, nous lui parlons comme un enfant. En lui disant "Notre Père", nous nous associons à la prière du Grand Prêtre. Si nous avons vraiment conscience de cette présence, perçue avec le regard de la foi, nous nous souviendrons que le Christ s'est "consacré lui-même afin que nous soyons, nous aussi, consacrés en vérité" et, comme tels, vivions en esprit de sacrifice, à la gloire du Père et pour le salut de nos frères. Alors, nous éloignant de l'autel pour vaquer aux divers travaux de la journée, nous ferons en sorte que notre vie soit tout illuminée des rayons de la croix. La messe en sera vraiment le centre. Elle doit être aussi, dit saint François de Sales, le soleil de nos exercices. Puisqu'elle en est le soleil, elle n'est pas, dans notre vie religieuse, un exercice comme les autres. Dans la vie militaire, les soldats sont tenus de faire des exercices et de les poursuivre avec assiduité, afin de se préparer à un éventuel combat. Les pompiers en font autant pour acquérir la souplesse qui s'impose dans la lutte contre le feu. Ce sont là des exercices de préparation. De même en est-il de nos exercices de piété. Nous les trouvons ennuyeux, et sommes parfois tentés de les laisser de côté, mais ils sont nécessaires pour nous maintenir en disponibilité et nous permettre de répondre en temps voulu à un appel de Dieu.

Ils nous préparent et culminent à la sainte messe. C'est le moment où vivre, avec toute la ferveur possible, notre vie d'enfants de Dieu. Parmi ceux-ci, ne sommes-nous pas, prêtres ou religieux laïcs, comme les fils aînés? Pussions-nous attirer l'attention de nos frères et les entraîner à notre suite, afin qu'eux aussi rendent au Seigneur ce même culte d'adoration en esprit et en vérité!

Si nous comprenons bien ce qu'est la messe, nous réaliserons mieux ce que nous devons être comme victimes, consacrées à Dieu, mais aussi au salut de nos frères. Nous voudrions alors tendre à cette abnégation plus parfaite où, morts à nous-mêmes, nous porterons à son plein épanouissement notre charité, qui ne va pas sans esprit de sacrifice.

La Messe, tel est le grand sacrement de notre vie religieuse. Pour caractériser celle-ci, dit le Père d'Alzon, nous cherchons ce qu'il y a de plus commun, de plus universel, et, si nous voulons une certaine originalité, c'est de nous assimiler le plus parfaitement possible ce bien commun. Que notre existence se déroule donc à la lumière de l'Eucharistie et de ses exigences. Nous progresserons ainsi

dans la pratique de la vertu de charité que nous devons à notre Père du ciel, pour son Eglise et le salut de nos frères.

XVII -- LA VIRGINITÉ

Le Père d'Alzon, en la dernière période de sa vie surtout, voyait en la vertu d'obéissance la marque la plus authentique de la charité. En 1859, rédigeant le Directoire, il avait attribué le même rôle à la virginité chrétienne. Il s'adressait alors à des religieuses: pour elles, c'est le grand trésor! De celui-ci découle normalement l'obéissance: si saint Paul prescrit aux femmes mariées d'obéir à leur époux comme l'Eglise est soumise au Seigneur, ainsi doit-il en être de la part de celles qui par vocation sont ses épouses.

Saint Grégoire le Grand rapproche ces deux vertus: il n'y a pas, dit-il, de virginité sans la bonne œuvre de l'obéissance, comme il n'y a pas de bonne œuvre d'obéissance sans la virginité. Selon les Pères, une femme mariée qui est obéissante est supérieure à une vierge qui serait désobéissante, car l'obéissance est objet d'un commandement, tandis que la virginité est un conseil qui s'adresse aux âmes d'élite. Cependant, la véritable obéissance sera celle d'un cœur tout donné à Dieu parce que, virginité, elle garde et observe toutes les délicatesses de son amour.

Voulant établir une hiérarchie des valeurs entre les trois vœux de religion, des auteurs spirituels précisent que: par la pauvreté, on abandonne à Dieu les biens du corps; par la virginité, les biens de la chair, supérieurs à ceux-là; par l'obéissance, on fait le sacrifice de la volonté, le plus intime de soi-même. Cette présentation reflète plus une pensée de la philosophie grecque qu'une pensée hébraïque. En celle-ci il y a, certes, distinction entre la chair et l'esprit, mais la dichotomie est moins marquée. C'est par la chair que l'esprit se manifeste; se développe; c'est aussi par la chair que l'amour se révèle, se donne tout entier. Le Dieu-Amour a pris chair dans le sein virginal de Marie! Aussi bien que l'obéissance, la virginité peut donc être considérée comme le signe d'une charité parfaite. La première la manifeste de façon plus concrète, plus extérieure; la seconde d'une manière plus intime. plus personnelle

* * *

La virginité est une vertu spécifiquement chrétienne. Elle était méconnue dans l'Ancien Testament. Ainsi, pour le saint homme Job, l'idéal était de mourir comblé d'ans, de biens et d'enfants. - Condamnée, par le vœu imprudent de son père, à mourir sans avoir connu le mariage et la fécondité, la fille de Jephthé supplie qu'on lui laisse deux mois pour pleurer sur sa virginité qui restera inféconde. - Au foyer d'Alqana, son épouse Anne, demeurée stérile, subit de cruels affronts de la part de la concubine qui a des enfants. Venue au sanctuaire de Yahvé à Silo, elle pleure et refuse de manger. "Pourquoi es-tu malheureuse? lui demande son mari. Est-ce que je ne vaudrais pas, pour toi, mieux que dix fils?". Pleine d'amertume, Anne adresse à Dieu d'ardentes supplications. Au prêtre Eli, qui la croit ivre de vin, elle dit sa peine et reçoit l'assurance qu'elle sera exaucée: elle mettra au monde Samuel. - Elisabeth, femme de Zacharie, exulte de joie quand elle sent palpiter en son sein l'enfant de la promesse! Elle veut associer le monde à son allégresse! - L'enfant, c'est vraiment la bénédiction de Dieu. Son absence était durement ressentie par la femme stérile.

Dans le Nouveau Testament, avec l'avènement de N.S. Jésus-Christ, la virginité paraît dans tout son éclat: en Marie, sa très sainte Mère; en Jean-Baptiste, le martyr de la chasteté; en l'apôtre Jean, le disciple bien-aimé parce que vierge. Combien d'hommes et de femmes vont désormais suivre cette

voie nouvelle! Est-ce en raison d'une méconnaissance, voire d'une malédiction portée sur la chair, ainsi que l'enseignaient certaines doctrines manichéennes à l'époque d'Augustin? Pareille condamnation est invraisemblable, alors que le Verbe de Dieu a pris chair dans le sein virginal de Marie!

La chair n'est pas mauvaise, mais elle a été affectée par le péché. Ceux qui se marient ne font pas le mal, affirme saint Paul, tout en remarquant qu'ils sont nécessairement divisés dans leur vie: tenus, comme quiconque, de chercher avant tout ce qui plaît à Dieu, ils devront aussi plaire à leur conjoint, et connaître ces infirmités qu'évoque l'Épître aux Corinthiens. Ramenant le mariage à sa beauté première, Notre-Seigneur rappelle qu'à l'origine le divorce n'était pas permis. Alors ses auditeurs, ironiques, de lui dire: "S'il en est ainsi, mieux vaut ne pas se marier !" Et Jésus de répondre qu'un tel choix ne peut être envisagé que sous inspiration divine: "en vue du Royaume des cieux".

Le mariage, explique saint Augustin, était nécessaire avant l'avènement du Christ. Dieu, nous ne le voyons pas et nous sommes obligés de passer par la chair pour aller vers lui. Il a créé l'homme à son image et fait naître de lui la femme, afin que l'un et l'autre, en s'aimant mutuellement, apprennent à aimer le Seigneur. S'ils n'avaient pas péché, il était tout naturel qu'à travers leur amour mutuel, ils aient aimé Celui dont ils étaient l'image et accédé au plein épanouissement de cet amour. L'un n'était pas un écran pour l'autre!

Le péché, ayant détruit en l'homme l'image de son Créateur, de multiples ravages en ont résulté, spécialement dans l'ordre du mariage: abominations que l'on voit dans le paganisme antique et même dans le peuple élu, permissivité du divorce, polygamie, etc. Venu sur la terre, Notre-Seigneur, Image substantielle du Père, restitue en nous l'image perdue, et rétablit le mariage dans sa dignité première. C'est par lui, désormais, que nous allons à Dieu, puisant en lui la source du véritable amour, même dans le mariage, comme l'enseigne saint Paul: "Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise. Femmes, soyez obéissantes en tout à vos maris, comme l'Eglise est soumise au Christ."

Maintenant que, dans l'Alliance nouvelle, l'image substantielle de Dieu se retrouve en notre chair, nous pouvons faire l'économie d'un époux, d'une épouse, mais à la condition de nous donner totalement à N.S. Jésus-Christ, de l'aimer beaucoup plus qu'un époux son épouse, une épouse son époux, car il est la réflexion la plus parfaite des grandeurs et perfections divines mises devant nos yeux. Voilà pourquoi nous disons que la virginité est spécifiquement chrétienne: parce qu'elle est consécration au Christ-Jésus.

* * *

Cette virginité apparaît pour la première fois, en toute sa beauté en la très sainte Vierge Marie. Quand l'ange lui annonce qu'elle sera mère, elle lui demande: "Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme?" Que signifient ces quelques mots? Selon saint Augustin, Marie rappelle qu'elle a fait vœu de virginité. Elle est vierge assurément, mariée mais ne vivant pas encore dans la maison de son fiancé. Peut-on dire que sa virginité n'était pas encore consacrée, mais qu'elle le devient au moment où elle conçoit dans son sein le Christ Jésus? Cette interprétation pourrait satisfaire ceux qui estiment peu vraisemblable un engagement préalable, un vœu si peu conforme aux traditions de l'histoire d'Israël. Quoiqu'il en soit, c'est au moment où, servante du Seigneur, elle accepte de toute sa foi, dans l'humilité et l'obéissance, la mission maternelle qui lui est donnée, que

l'on peut dire à son sujet: *Virginitas paruit Christum*. C'est la virginité qui engendre le Christ, elle qui le donne au monde.

Pour nous, il n'y a de virginité véritable que si elle nous consacre au Christ, le fait naître en nous. Une âme de religieux qui serait intègre, mais n'aurait pas conçu le Christ dans son cœur, grandi dans sa connaissance, dans l'épanouissement de ses vertus, n'aurait pas la vraie virginité chrétienne. Celle-ci est, par elle-même, une prédication excellente, car elle attire l'attention sur ce personnage de l'histoire, appelé Jésus, né d'une femme, homme comme nous, et que nous proclamons Fils de Dieu. Aussi, quand il y a persécution, voit-on les impies s'attaquer à la virginité pour détruire la foi, médire de la chasteté des prêtres et des religieuses. Aspect typique de la révolte contre Dieu: l'homme, et Satan, ne peuvent comprendre qu'on puisse se donner tout entier à Notre-Seigneur.

Mieux connaître le Christ est le fruit normal de cette vertu, en nous rendant plus attentif à sa présence, à ses paroles. Virginité et foi sont très intimement liées pour le faire croître en nous. Imitons la Vierge Marie qui demeurait tournée vers son divin Fils soleil éblouissant de toutes les vertus dont la lumière se reflétait sur son visage.

* * *

Saint Augustin recommandait aux vierges l'humilité. Elles ont connu et surmonté beaucoup d'épreuves; elles sont à l'abri de bien des tentations, sauf celle de Lucifer: se complaire en elles-mêmes, en leur beauté. Pour y avoir succombé, certaines ont tout perdu et sont devenues vierges folles! Pour se garder de pareille chute, il n'est que de contempler Jésus en sa Passion, le visage défiguré et baigné de sang pour nous sauver. Il nous faut lutter pour arriver à cette paix de la chair qui permet à l'esprit d'être tout à Dieu. Dans ce combat, sachons accepter les difficultés qui lui sont inhérentes, ainsi que les mises en garde de l'obéissance, et éviter, dans la mesure du possible, les bruits du monde.

Ces derniers, à l'époque actuelle, emplissent l'univers qui se paganise de plus en plus. La sensualité s'étale partout: radio, cinéma, théâtre, affiches, etc. Il nous faut réagir, et d'abord faire en sorte que nous soyons une protestation vivante contre ce laisser-aller. Nous le ferons, en toute humilité certes, puisant notre force aux sources de la grâce. Ne nous abandonnons-nous pas à la lecture de romans plus ou moins légers, aux spectacles douteux de cinéma ou audition de radio. Que nous le voulions ou non, nos organes réagissent en pareils cas! Gardons la modestie des yeux, des regards, comme nous y sommes tenus par notre vœu de chasteté.

Recommandons-nous très spécialement à la Vierge Marie, toute pure. Recourons à l'Eucharistie, à la sainte Messe particulièrement, pour développer en nous cet esprit de sacrifice qui est absolument nécessaire aux âmes qui se veulent toutes consacrées à la gloire de Dieu et toutes enflammées de zèle apostolique pour le salut de leurs frères. Garder la virginité, y tenir comme à la prunelle de l'œil, c'est assurer aussi un plus grand amour, une plus forte intimité de notre âme avec le Seigneur.

XVIII - LA MORTIFICATION

A qui est malade, il faut premièrement des remèdes et, souvent, un régime spécial. Ainsi doit-il en être pour remédier aux déficiences de notre vie spirituelle. Dans cet ordre, deux remèdes sont à notre disposition: l'Eucharistie, chaque jour, pour nous maintenir en santé et, assez souvent, la Pénitence pour guérir les plaies de nos péchés. Quant au régime que nous devons suivre, il est de caractère personnel, en ce sens que le foyer de péché, qui est en chacun de nous, se différencie de tel autre selon le tempérament, le caractère, le passé. Certains sont plus exposés à la paresse, d'autres à la jalousie, à la luxure ou à la vanité. Il faut se bien connaître afin de faire un choix éclairé. Remarquons en passant que ce ne sont pas toujours les bien-portants qui ont une vie longue et efficace; les dépassent souvent les petites-santés, grâce aux remèdes et à un régime approprié!

Tout ceci se vérifie dans la vie religieuse. Cette dernière est apparue dans l'Eglise après l'ère des martyrs. C'est dans les monastères que vont se réfugier des chrétiens soucieux de s'établir dans un mode de vie qui les mette en garde contre le retour du péché. En effet, en cette lointaine époque, on ne pouvait recevoir qu'une fois le sacrement de pénitence, lequel comportait des obligations assez pénibles. Certains pécheurs reculaient le plus possible la réception de ce sacrement, encourageant ainsi le risque de mourir sans s'être réconciliés avec l'Eglise. D'autres, plus prudents et conscients de leur faiblesse, entraient dans un monastère pour éviter les occasions mondaines du péché et obtenir le plein pardon de Dieu.

Si aujourd'hui nous sommes entrés dans la vie religieuse, mus par le désir de la perfection et d'une consécration totale au service du Seigneur, il n'en faut pas moins poursuivre la lutte contre le péché et ses suites. Pour ce faire, recourons aux remèdes déjà mentionnés: l'Eucharistie où, plus que d'autres, nous allons puiser les grâces que Dieu veut nous accorder - et le sacrement de Pénitence pour nous laver de nos fautes quotidiennes et nous maintenir en esprit de componction. A ces remèdes, nous joignons ce régime spécial qu'est l'observance des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, dont nous acceptons le caractère pénitentiel. Mais il nous faut suivre aussi un régime personnel, adapté à notre tempérament; il importe, au terme d'une retraite, de la préciser, cherchant devant Dieu ce qui peut améliorer notre vie spirituelle, religieuse et apostolique, épanouir en nous le règne de Jésus-Christ, et faciliter l'avènement du Royaume dans le monde qui nous entoure.

* * *

Remèdes et régimes peuvent avoir un goût amer, mortifiant, alors même que nous y recourons volontairement. Pour le Père d'Alzon, la mortification tient une grande place dans la vie spirituelle. Lui-même, jeune séminariste à Montpellier, se consacre, avec quelques-uns de ses condisciples, à Jésus crucifié, afin d'attirer sur son apostolat sacerdotal les grâces de la fécondité. Supérieur et fondateur de communautés religieuses, il se donne un règlement et y inclut la mortification qui sera pour lui une préservation, une éducation, une marque d'amour à l'égard de Dieu. Nous retrouvons dans le Directoire, au début du chapitre qui la concerne, ses pressantes recommandations, déjà formulées dans les Constitutions primitives.

La mortification nous est absolument nécessaire. Certes, nous avons été créés à l'image de Dieu, et la charité, que diffuse en nos cœurs l'Esprit-Saint, produit un épanouissement inespéré de notre nature. Cette dernière n'a pas été détruite, mais profondément blessée par le péché qui fait peser sur elle la loi de la chair. Il y a deux hommes en nous, et si nous voulons que triomphe l'esprit, il faut faire mourir le vieil homme. Le dernier chapitre du Directoire nous en énumère les exigences: mort à nos affections, à notre sensibilité, à nos pensées humaines.

Pour y parvenir, un seul moyen: la mortification. Saint Paul portait sans cesse en lui la mort de Jésus, pour que la vie de Jésus se manifeste en lui. Il avait souci de meurtrir son corps afin que, prêchant aux autres, lui-même ne soit pas disqualifié (I Co 9, 27). Tous les auteurs spirituels, après saint Jean de la Croix, nous disent qu'une doctrine spirituelle qui n'inclurait pas la mortification serait contraire à l'esprit évangélique. Le Père d'Alzon se posait à lui-même cette question: "Quand ne serai-je plus moi? Quand serai-je vraiment lui?" C'est par cette mort à nous-mêmes que nous cherchons à réaliser cette devise citée en première page du Directoire: "Ma vie, c'est le Christ !"

* * *

Au chapitre qui la concerne, la mortification nous est demandée au triple titre de chrétiens, de religieux, d'apôtres et ministres de l'autel.

Chrétiens, il nous faut expier notre péché personnel. Dieu, dans sa miséricorde, nous l'a pardonné, mais nous portons le poids de la peine consécutive. Si nous ne le faisons ici-bas, cela se fera dans les flammes purificatrices du purgatoire. Ayons à cœur de nous en acquitter dès maintenant par amour de Dieu en acceptant filialement les épreuves et souffrances de la vie présente, de telle sorte que nous puissions, au moment de la mort, nous présenter devant Lui et entrer dans sa joie, dans sa béatitude.

Religieux, nous devons pratiquer la mortification qu'entraîne la fidélité à nos trois vœux: sans elle, nous n'arriverons jamais à devenir de vrais pauvres, à garder la chasteté, ce lis qui croît au milieu des épines, à nous plier à la loi de l'obéissance. C'est là notre régime de vie. Suivons-le ponctuellement, il nous donnera cette santé spirituelle à laquelle nous a appelés le divin médecin de nos âmes, et qui s'épanouira sous la garde vigilante de notre mère la sainte Eglise.

Apôtres et ministres de l'autel, le zèle nous pousse à endurer les souffrances par lesquelles achever "ce qui manque à la Passion du Christ" (Col. 1,24). Certes, rien ne fait défaut à celle-ci, car Notre-Seigneur a accompli son sacrifice d'une façon absolument parfaite, et ses mérites ont une valeur infinie. Ceux-ci rejaillissent sur les membres de son Corps dont il est la Tête et donnent valeur de rédemption à leurs propres épreuves quand elles sont unies aux siennes par la charité. Cette valeur se répand aussi d'un membre aux autres, car, entre eux, il y a interaction, et dans le péché et dans l'expiation de celui-ci. Dans la ligne de notre engagement religieux et sacerdotal, il nous est donné de participer spécialement à la grande œuvre de la Rédemption.

A cette fin, tournons nos regards vers la Vierge Marie, la nouvelle Eve, si profondément associée à la Passion de son divin Fils, le nouvel Adam. A sa suite, prenons notre part des souffrances du Christ. Le Père d'Alzon, dont on connaît la dévotion particulière à Notre-Dame de Compassion, eut beaucoup à souffrir au cours des années 1855-1859. Il comprit alors le sens, la portée des épreuves, et que, sans douleur, sans mortification, il n'y a pas de fécondité dans l'apostolat. Contemplant la Vierge des

Douleurs, et sous la stimulation de son exemple, il est allé au-devant des mortifications, afin de donner plus d'efficacité à son zèle pour le salut et la sanctification des âmes.

Nous, religieux, nous avons, parmi les membres du Corps mystique, des responsabilités particulières au sein de l'Eglise. C'est en son Fils, N.S. Jésus-Christ, que Dieu nous a élus. A cette élection correspondent des grâces spéciales dont l'utilisation intéresse d'autres âmes. Pour celles-ci, et non seulement pour nous-mêmes, nous devons nous mortifier. Si nous avons reçu le sacerdoce, c'est pour aider nos frères. Offrant et recevant la Victime de l'autel qui porte le poids des péchés du monde, nous prendrons notre part de ce fardeau. "Je romps chaque jour le corps du Christ, disait le Père d'Alzon; il faut que moi aussi je me rompe pour l'Eglise". Présenté sous les espèces du pain et du vin, le sacrement de l'Eucharistie doit nous inspirer une grande humilité, nous faire consentir à être broyés, à devenir un pain, un vin de salut pour nos frères

* * *

La mortification doit tenir sa place dans toutes les étapes de notre vie spirituelle: elle expie nos péchés, ce qui est la voie purgative; elle soutient notre effort pour acquérir les vertus religieuses dans la lumière du Christ, et ainsi nous introduit dans la voie illuminative; elle devient expiation par amour, en union plus intime avec le Rédempteur, et c'est la voie unitive. Ces trois voies, nous les menons ensemble, insistant tantôt sur l'expiation personnelle, tantôt sur l'acquisition des vertus ou encore sur l'acceptation généreuse des épreuves qui, à l'exemple de notre fondateur, nous fait participer à l'œuvre de la rédemption du monde.

* * *

Au terme d'une retraite, nous devons prendre des résolutions. Cette dernière instruction nous en propose quelques-unes.

Ayons une dévotion spéciale à l'Eucharistie, ainsi que nous le demande le Père d'Alzon. En elle, nous nous retrempions dans cette vie toute consacrée à la gloire de Dieu, toute donnée au salut de nos frères.

Soyons fidèles au sacrement de pénitence. Nous, prêtres, qui recevons l'aveu de nos frères, montrons-nous vrais médecins des âmes, ne craignant pas de faire les recommandations qui les éclairent sur leurs péchés et leurs conséquences. Ce ministère peut devenir une manifestation parfaite de notre charité. Quant à nous-mêmes, recourons régulièrement à la confession de nos péchés: elle nous maintient dans un esprit de componction qui nous garde de contrister notre Père du ciel.

Veillons à tenir ce régime de vie que nous avons choisi en entrant dans la vie religieuse: l'observance des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance: manifestation de notre foi, de notre espérance et de notre charité, ces vertus qui nous unissent directement à Dieu.

Précisons enfin nos résolutions plus personnelles: il nous faut, en effet, veiller sur certains points et tenir notre attention toujours en éveil pour tendre à la perfection.

Recourant à l'intercession maternelle de la Vierge Marie, prenons fermement ces résolutions; soumettons-les à N.S. Jésus- Christ, afin qu'il nous bénisse, nous aide à les tenir en nous accordant les grâces qui nous sont nécessaires en cette étape nouvelle de notre vie religieuse. Amen.